



HAL
open science

Fragments d'une épopée hellénistique sur un papyrus grec du IIIe siècle de notre ère : P.Fouad inv. 220 + P.Köln II 63 (MP3 1965.3)

Antonio Ricciardetto

► **To cite this version:**

Antonio Ricciardetto. Fragments d'une épopée hellénistique sur un papyrus grec du IIIe siècle de notre ère : P.Fouad inv. 220 + P.Köln II 63 (MP3 1965.3). *Journal des Savants*, 2023, fasc. 2, pp.351-384. 10.2143/JDS.2023.2.202302 . hal-04370386

HAL Id: hal-04370386

<https://hal.science/hal-04370386>

Submitted on 3 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JOURNAL
DES
SAVANTS

FONDÉ EN 1665



PARIS

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

JUILLET - DÉCEMBRE 2023

Fragments d'une épopée hellénistique
sur un papyrus du III^e siècle de notre ère :
P.Fouad inv. 220 + P.Köln II 63 (MP³ 1965.3)

par Antonio Ricciardetto

Introduction

En dépôt à l'Institut français d'archéologie orientale (IFAO) du Caire, la collection des *P.Fouad* contient une cinquantaine de pièces littéraires grecques datées des époques romaine et byzantine, dont une petite partie seulement a été publiée à ce jour, tandis que le reste des pièces est actuellement en cours d'édition dans le cadre d'un programme de l'IFAO lancé par J.-L. Fournet (Collège de France) et porté par ce dernier, N. Carlig (Université de Liège) et A. Ricciardetto (CNRS-UMR5189 HiSoMA, Lyon), qui doit aboutir à terme à la publication de plusieurs volumes d'édition de papyrus grecs¹.

Du fait de leur contenu homogène ou de leur intérêt, plusieurs pièces de la collection ont cependant déjà fait l'objet de publications séparées. C'est le cas des papyrus homériques, publiés en deux livraisons par J. Schwartz², du papyrus astronomique d'Hipparque, dont l'édition, parue en 2014, avait été précédée d'une présentation, en 2012, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres³, ou encore,

1. Seul paru à ce jour (1939), le premier volume des *P.Fouad* comprend l'édition de huit papyrus littéraires (*P.Fouad* I 1-8). Le programme (autrefois « action spécifique ») n° 17439 « Étude des papyrus grecs de l'IFAO » comprend également l'édition des pièces documentaires, à laquelle collaborent V. Schram (CNRS-UMR7041 ArScAn), Y. Amory (Université de Gand) et M. El-Maghrabi (Université d'Alexandrie), qui est l'éditeur du volume II (à paraître) des *P.Fouad*, composé de documents d'époque romaine.

2. J. Schwartz, « Papyrus homériques », *BIFAO* 46, 1947, p. 29-71, et « Papyrus homériques (II) », *BIFAO* 54, 1954, p. 45-71.

3. J.-L. Fournet et A. Tihon, *Conformément aux observations d'Hipparque : le Papyrus Fouad inv. 267 A*, Louvain-la-Neuve, 2014 (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 67). Voir aussi, des mêmes, « “Conformément aux observations d'Hipparque” : le Papyrus Fouad inv. 267 A. Note d'information », *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 2012, fasc. I (janv.-mars), p. 11-20. J.-L. Fournet a par ailleurs publié d'autres pièces littéraires de cette collection dans des articles ou recueils

très récemment, des restes de trente vers d'Empédocle inconnus jusqu'ici sur une pièce (P.Fouad inv. 218) complétant le fameux « Empédocle de Strasbourg »⁴.

C'est en raison d'une situation du même genre que le P.Fouad inv. 220, inédit à ce jour, a paru nécessiter, lui aussi, une publication à part entière. Entré dans la collection des *P.Fouad* en 1941, il se présente comme un fragment de rouleau de papyrus de qualité médiocre mesurant 9,3 × 18,3 cm, et contient les restes de la partie gauche d'une colonne (8,9 × 16,1 cm) de 31 lignes, écrites parallèlement au sens des fibres, qui correspondent au début de 31 hexamètres⁵. La marge supérieure (c. 1,5 cm), ainsi que l'entrecolonnement (c. 0,5 cm), à gauche de la colonne, sont partiellement préservés. Pour autant que l'on puisse en juger, la « loi de Maas », qui désigne le phénomène graphique d'inclinaison des colonnes d'écriture, dû au fait que le scribe déporte le début des lignes toujours plus vers la gauche, n'est pas d'application ici⁶. La perte d'une partie de la couche de fibres horizontales, surtout dans la partie droite du fragment, a entraîné l'abrasion de l'écriture à ces endroits. Aux 31 lignes de la colonne proprement dite s'ajoutent les quatre lignes fragmentaires d'une note tracée par la même main dans la marge supérieure. L'autre face du fragment n'est pas écrite.

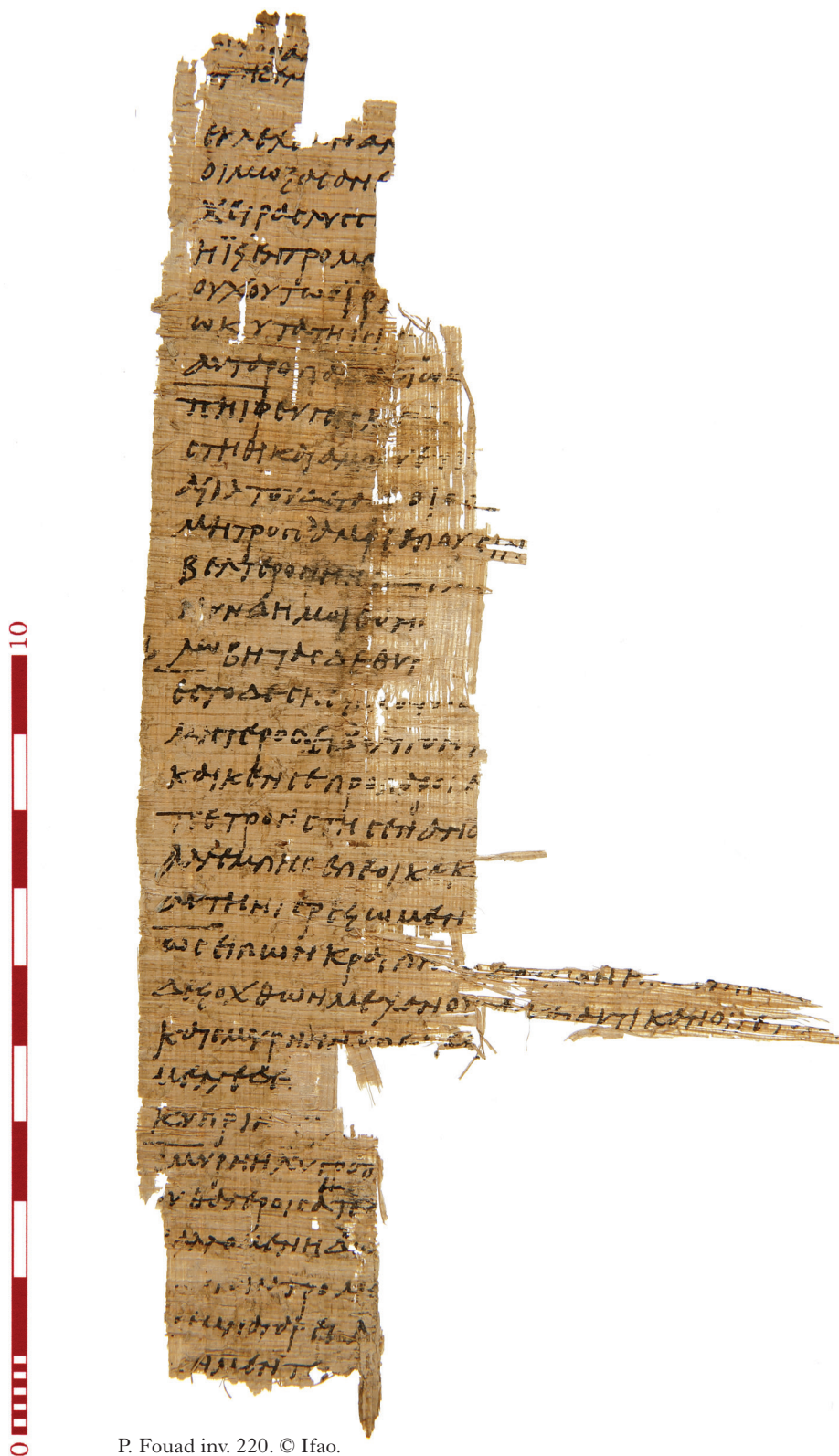
Les 21 premiers vers du P.Fouad inv. 220 ont pu être complétés en recourant au *PKöln* II 63 (P.Colon. inv. 6252 = MP³ 1965.3 ; LDAB 5044 et TM 63830). Conservé à l'Institut für Altertumskunde de l'Université de Cologne, il a été publié pour la première fois par Bärbel Kramer en 1978, avec le concours de P. J. Parsons, R. Kassel et H. Lloyd-Jones. Plus récemment, il a été réédité, avec une traduction anglaise et des commentaires, par Marco Perale, dans le premier tome des *Adespota Papyracea Hexametra Graeca*, paru en 2020 (désormais cité *APHex*, I), où il porte

papyrologiques : voir « Un nouveau témoin d'Eschine, *Contre Timarque*. Textes classiques et bibliologie chrétienne », *CE* 72, 1997, p. 97-111 ; « Nouveaux textes scolaires grecs et coptes », *BIFAO* 101, 2001, p. 159-181 ; « Deux textes relatifs à des couleurs », dans *Gedenkschrift Ulrike Horak (P.Horak)*, I, H. Harrauer et R. Pintaudi éd., Florence, 2004 (*Papyrologica Florentina*, XXXIV, 1), p. 91-99 (= *P.Horak* 17) ; « Entraînements calligraphiques avec *AP* IX 538, 539 (grec), *Is* 37, 25-26, *Ŷr* 4, 15 et *Pr* 27, 3 (copte) », dans *Inediti offerti a Rosario Pintaudi per il suo 65° compleanno (P.Pintaudi)*, D. Minutoli éd., Florence, 2012, p. 257-271 (= *P.Pintaudi* 59-64).

4. N. Carlig, A. Martin et O. Primavesi, *L'Empédocle du Caire (P.Fouad inv. 218)*. Introduction, édition, commentaire, à paraître, Bruxelles, 2023 (*Papyrologica Bruxellensia*). L'Empédocle de Strasbourg est un rouleau de la fin du 1^{er} siècle de notre ère, dont les fragments, identifiés par A. Martin, ont été publiés en 1999 par lui-même et O. Primavesi : *L'Empédocle de Strasbourg (P.Strab.gr. Inv. 1665-1666)*. Introduction, édition, commentaire, Berlin-New York, 1999.

5. La provenance du papyrus n'est pas connue. Nous avons procédé à son examen autoptique lors de séjours de recherche à l'IFAO, en janvier 2022 et mars 2023. Pour une reproduction du fragment, voir la planche, p. 353.

6. Sur la « loi de Maas », voir A. Ricciardetto, *Enquête sur les modalités d'application de la loi de Maas dans les papyrus littéraires grecs* (à paraître).



P. Fouad inv. 220. © Ifao.

le n° 36⁷. Comme nous l'a aimablement précisé Ch. Armoni⁸, curatrice de la collection papyrologique de l'Université de Cologne, que nous remercions vivement ici, ce papyrus a été acquis à Louxor en 1972 auprès de la maison de vente d'antiquités de la famille Todrous, qui en aurait été propriétaire durant de nombreuses années⁹. Ce n'est pas le seul exemple où l'on peut rattacher un fragment de la collection Fouad à celle de Cologne¹⁰.

Mesurant 5,5 × 11,3 cm, le *PKöln* II 63 contient les restes de 21 lignes – correspondant à la fin de 21 hexamètres, avec, parfois, quelques lacunes pour les dernières lettres –, qui représentent la partie supérieure droite de la même colonne d'écriture que celle du P.Fouad. Si, pour la plupart des lignes, la partie centrale des vers demeure perdue, ce n'est pas le cas aux l. 11 et 16-18, où les deux fragments sont jointifs, ce qui permet non seulement de reconstituer des hexamètres complets, mais aussi d'établir que les deux fragments appartiennent indubitablement à la même colonne du rouleau¹¹. Le raccord avec le papyrus du Caire permet en outre de confirmer que la première ligne conservée du *PKöln* correspond effectivement à la première de la colonne. Aucune marge n'a été préservée. En raison d'un défaut dans l'élaboration du rouleau, le scribe a été contraint de laisser un espace vide de la taille d'une lettre, à la fin des l. 1 à 15 (voir la transcription diplomatique). Par rapport aux autres, la l. 15 est plus courte.

Une seule main est responsable du texte principal, de la note marginale, ainsi que des signes (voir *infra*). L'encre est noire¹². Légèrement inclinée vers la droite, l'écriture informelle, au tracé fin, présente des tendances cursives, avec ses

7. M. Perale, *Adespota Papyracea Hexametra Graeca (APHex I). Hexameters of Unknown or Uncertain Authorship from Graeco-Roman Egypt*, Berlin/Boston, 2020 (*Sozomena*, 18), p. 343-351.

8. Message électronique du 11 janvier 2023.

9. Sur cette famille, voir l'entrée « Todrous Boulos », dans *Who was Who in Egyptology*, M. L. Bierbrier éd., Fifth Revised Edition, Londres, 2019, p. 460.

10. C'est le cas aussi du P.Fouad inv. 231 (en cours d'édition par N. Carlig), qui contient au recto un exercice rhétorique sur l'enfance de Dionysos, appartenant au même rouleau que les deux fragments édités comme *PKöln* VII 286 (P.Colon. inv. 5934 et 5931 ; MP³ 2543.11 ; LDAB 5043 et TM 63829). Dans son message électronique (voir n. 8), Ch. Armoni nous a confirmé que le *PKöln* VII 286 avait été acheté au même moment que le *PKöln* II 63, auprès du même antiquaire.

11. Pour une photographie du *PKöln* II 63, voir l'édition *princeps*, pl. II b, ainsi que Perale, *APHex*, I, p. 345 ; une excellente reproduction est également disponible sur le site Internet des *PKöln*.

12. Des traits, de couleur rougeâtre si l'on en croit la photographie disponible en ligne, sont visibles sur le *PKöln*, à la hauteur des l. 13-15 ; il n'y en a pas sur le fragment conservé au Caire. Ceux-ci sont vraisemblablement des transferts accidentels, sans qu'on sache à quelle époque et dans quelles conditions ils se sont produits. S'ils sont contemporains de la copie, ils pourraient attester l'utilisation de l'encre rouge là où le texte a été copié (ou lu et annoté). Pour un cas similaire, voir le *PSI* XVII 1660 (codex de parchemin, Antinoopolis, v^e/vi^e s.), et M.-H. Marganne, « L'utilisation de l'encre rouge dans les papyrus littéraires grecs et latins », in *Proceedings of the 29th International Congress of Papyrology. Lecce, 28th July-3rd August 2019*, II, Lecce, 2022, p. 705.

nombreuses ligatures. La bilinéarité est rompue, en bas, par le *rho* (et aussi, dans une moindre mesure, par *alpha*, *bêta*, *kappa*, *iota*, *xi*, *chi* et *psi*) ; elle l'est, en haut et en bas, par le *phi*. Le module de l'*omicron* est plus petit, et la lettre, légèrement surélevée par rapport aux autres lettres ; c'est le cas aussi, parfois, de l'*omega*. Le trait de l'*alpha* et du *sigma* a tendance à s'allonger lorsque ces lettres se trouvent en fin de ligne (cf. l. 10 sq.). Ce type d'écriture que l'on rencontre fréquemment dans les commentaires, peut être daté de la première moitié du III^e siècle de notre ère. Parmi les parallèles paléographiques, signalons les *PSI VI 724* (MP³ 1287 ; LDAB 2588 et TM 61443 ; provenance inconnue, première moitié du III^e s.), scholies à Lycophron, *Alexandra*, 743-746, et *P.Oxy. II 222 + XXIII 2381* (MP³ 2188 ; LDAB 868 et TM 59764 ; Oxyrhynque, III^e s.), contenant une liste de vainqueurs olympiques, tracée avec un calame plus épais, au verso d'un compte du II^e siècle¹³.

L'ensemble formé par les P.Fouad inv. 220 + *PKöln II 63* atteste des marques de ponctuation, des signes diacritiques, ainsi qu'un signe critique. Deux signes ont été utilisés pour structurer le texte : la *paragraphos*, qui apparaît quatre fois, et le point en haut, deux fois. La *paragraphos* a été tracée sous les premières lettres, voire le premier mot, des lignes 7, 14, 20 et 25. De fait, curieusement, sa taille diffère considérablement selon son utilisation (7 : 1,2 cm ; 14 : 0,6 cm ; 20 : 0,9 cm ; 25 : 0,8 cm). Dans un cas, elle encadre le discours direct (l. 8-20) ; mais son usage ne paraît pas constant, car le début du second discours direct, qui commence à la l. 22, n'est pas signalé par ce dispositif¹⁴. Tracé plus court, ce signe marque aussi une pause au sein du discours, à la ligne 14. Dans le *PKöln II 63*, le point en haut signale la fin d'une phrase, à la fin des lignes 11 (ἐμίηνας) et 12 (χαλκῶι), mais il est probable qu'il était utilisé à la fin d'autres lignes de cette colonne aujourd'hui perdue en lacune (voir note à l. 6)¹⁵.

Pour les signes diacritiques, on signalera la présence de l'esprit rude (27 : ἄτε), de l'apostrophe pour marquer l'élision (11 : σ' ; 15 : δηλημον' ; 16 : δ' ; 19 : ἀλλ'εμπης), mais, comme c'est fréquemment le cas en papyrologie, l'usage du scripteur n'est pas constant, et l'élision, quoique appliquée, n'est pas toujours signalée par l'apostrophe (22 : αυτικανοιγετο pour α'υτικ' ἀνοίγετο), ainsi que, sur l'*iota*, du tréma fonctionnel et non fonctionnel, l'un, pour marquer la diérèse

13. B. Kramer et M. Perale situent la copie aux II^e/III^e siècles et proposent des parallèles paléographiques qui nous paraissent moins convaincants : voir *PKöln II*, p. 46 et *APHex*, I, p. 344.

14. Sur la *paragraphos* comme signe de ponctuation dans les papyrus, voir la bibliographie réunie dans A. Ricciardetto, « La ponctuation dans les papyrus grecs de médecine », *Eruditio Antiqua* 11, 2019, p. 126 n. 25.

15. Sur les points, voir A. Ricciardetto, art. cité (n. 14), p. 130 n. 42.

(*organic diairesis* ; voir 4 : ηῖξεν ; 10 : νυμφηῖα ; 12 : οξ[ε]ῖ), et l'autre, le début du mot (*inorganic diaeresis* ; 5 : ἰρα[ι])¹⁶. Les fragments ne contiennent pas d'accents.

Enfin, dans l'entrecolonnement, à la hauteur de la l. 14, on distingue un signe critique, l'*ancora*¹⁷. Dans les papyrus, ce signe est presque exclusivement employé pour signaler une omission, et/ou pour attirer l'attention sur la correction dans la marge ; il signale occasionnellement des erreurs et des variantes¹⁸. Dans le cas présent, on a affaire à un signe où le trait oblique est dirigé vers le haut, tandis que la partie semi-circulaire, similaire aux bras d'une ancre, se trouve en bas (∟), ce qui signifie que la note devrait se trouver dans la marge supérieure, ce qui est le cas : on y déchiffre les restes de quatre lignes notées par la même main que le texte principal, mais dans une écriture encore plus cursive que celui-ci. Eu égard à son caractère très fragmentaire, puisque seules quelques lettres sont conservées, il ne paraît pas possible d'en identifier la nature et de la classer dans l'une des catégories établies par K. McNamee¹⁹. Faute d'indice, on ignore également à quel(s) mot(s) de la ligne concernée pouvait se rapporter le signe : voir *infra*, comm. à l. 14.

Concernant le contexte de la copie, comme l'attestent la main, non calligraphique, mais rapide et lisible, l'emploi de signes, dont, au moins, un signe critique, la présence d'une note marginale, due à la même main, l'absence de fautes d'orthographe ou de corrections dans les deux fragments conservés, le lexique et les reprises homériques (voir *infra*), il pourrait être érudit.

16. Sur cette terminologie du tréma, voir E. G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Second Edition Revised and Enlarged by P.J. Parsons, Londres, 1987 (*BICS*. Supplement 46), p. 10. J.-L. Fournet nous signale que plusieurs signes diacritiques (l'esprit rude et les apostrophes) pourraient avoir été tracés par une autre main.

17. C'est l'une des deux seules attestations – et la plus ancienne – de ce signe dans les papyrus de poésie hexamétrique grecque *adespota* : A. Ricciardetto, « Critical and Utilitarian Sigla in the *Adespota* Greek Hexameter Texts on Papyri », à paraître dans *Trends in Classics* 15.2, 2023.

18. Sur l'utilisation de ce signe dans les papyrus, voir K. McNamee, *Sigla et Select Marginalia in Greek Literary Papyri*, Bruxelles, 1992 (*Papyrologica Bruxellensia*, 26), p. 11-13 et tableau 2 A, p. 30 sq. ; « Sigla in Late Greek and Latin Texts from Egypt », in *Signes dans les textes, textes sur les signes. Érudition, lecture et écriture dans le monde gréco-romain. Actes du colloque international (Liège, 6-7 septembre 2013)*, G. Nocchi Macedo et M. C. Scappaticcio éd., Liège, 2017 (*Papyrologica Leodiensia*, 6), p. 128 : « Among sigla with a single, persistent meaning, this is the most commonly encountered ». Pour les papyrus grecs de médecine, A. Ricciardetto, « Système de correction et signes critiques et utilitaires dans les papyrus grecs de médecine », *Segno & Testo* 20, 2022, p. 8-10.

19. Sur la typologie des notes marginales, voir désormais l'étude classique de K. McNamee, *Annotations in Greek and Latin Texts from Egypt*, Ann Arbor, 2007 (*ASP*, 45), p. 130.

Le sujet abordé dans les 31 vers conservés des P.Fouad inv. 220 + *PKöln* II 63 est celui d'une femme abandonnée et trahie. Hérité de la tragédie, ce thème a connu un grand succès à partir de l'époque hellénistique, peut-être en raison de l'influence du personnage de Médée mis en scène par Apollonios de Rhodes, dont le récit a pu servir de modèle pour d'autres héroïnes. Le contenu du poème peut être reconstitué comme suit : à la description, en style indirect, de l'état agité et éperdu de l'héroïne (1-7) succède un premier discours direct développé sur 13 vers (8-20), où celle-ci s'adresse, à la 2^e personne du singulier, à celui qui, non seulement l'a quittée, la laissant encore vierge, mais l'a aussi trahie. Elle porte à son encontre des accusations graves : il semblerait qu'il y ait eu parjure, et plus précisément la promesse non tenue de mariage. Déjà déshonorée en raison d'un autre événement passé, l'héroïne se retrouve couverte d'une honte encore pire, et aurait préféré mourir, que de subir un tel opprobre. L'héroïne demande à être guérie de cette situation ; le discours direct se termine par un sacrifice ou une offrande à des divinités. Après un vers de transition (21), débute un second discours direct, qui est, semble-t-il, beaucoup plus bref (l. 22 ou 22 sq. ?). Quoique difficile à interpréter en raison des lacunes, la fin de la colonne paraît aborder un contexte à la fois nuptial et/ou religieux, et tragique. Les noms des protagonistes ne sont pas précisés ; seul apparaît celui des Érinyes, divinités vengeresses (11), auquel il est fait peut-être allusion également aux lignes 14 (les « filles malfaisantes », suivant notre interprétation, voir note *ad loc.*) et 20, et, aussi, celui d'Aphrodite, sous son épithète de Cypris (l. 25 ; cf. également l. 8).

Dans son édition du *PKöln* II 63, s'interrogeant sur les personnages auxquels pouvait s'appliquer la situation décrite, B. Kramer suggérait deux possibilités : soit Médée et Jason, soit Ariane et Thésée. Faisant valoir une série d'arguments (voir *PKöln* II, p. 52-55), elle optait finalement pour la seconde solution. Plus récemment, en 2020, M. Perale voyait en revanche dans ce papyrus la mise en scène de Médée et Jason (pour ses arguments, voir en particulier *APHex*, I, p. 343 sq.). La découverte du P.Fouad inv. 220 permet de donner raison à l'éditrice *princeps* et d'identifier le récit de l'abandon d'Ariane²⁰. Ce thème a inspiré nombre de poètes, tant latins que grecs. Parmi les sources principales conservées, citons, pour les premiers, la longue *ekphrasis* (v. 50-264), qui constitue la pièce centrale du poème 64

20. Le réveil de l'héroïne (cf. l. 1) ne peut s'appliquer au mythe de Médée. De même, la magicienne, qui était déjà adulte lorsqu'elle a été abandonnée, n'aurait sans doute pas ressenti le besoin de mentionner les Érinyes de sa mère (l. 11). Dans le discours (l. 8-20), il n'est pas nécessaire d'envisager une confrontation directe entre les protagonistes (voir *infra* n. 23). Même le regret qu'exprime l'héroïne (l. 12), de ne pas avoir été tuée par l'homme auquel elle s'adresse, tout comme ce dernier avait auparavant tué (un monstre ?), ne s'adapte guère au personnage de Médée.

de Catulle (84-54 av. J.-C.), imitée ensuite par Ovide (43 av. J.-C.-17/18 apr. J.-C.), dans l'*Héroïde* X (Ariane à Thésée), mais le poète de Sulmone, « principal chantre d'Ariane »²¹, donne aussi trois autres versions du mythe, dans l'*Art d'aimer*, I, 527-564, les *Fastes*, III, 459-516, ainsi que dans les *Métamorphoses*, VIII, 169-182. Du côté grec, on peut citer le « lamento » d'Ariane, au chant XLVII, 295-418, des *Dionysiaques* (ci-après, *D.*) de Nonnos de Panopolis (v^es.). Parmi les textes papyrologiques, un fragment du iv^e siècle dont la provenance est inconnue (*PSI XV* 1468 = *MP*³ 1837.3, *LDAB* 5788 et *TM* 64559 ; *APHex*, I, p. 352-356, n° 37), contient une scène d'amour en vers épiques entre deux personnages, qu'il faut sans doute identifier à Ariane et Thésée. L'abandon d'Ariane est aussi un thème abondamment exploité dans l'iconographie²², qui, à son tour, a inspiré les poètes. Pour plus de détails, voir le commentaire du contenu, *infra*, p. 377-384.

Transcription diplomatique

P.Fouad inv. 220

P.Köln II 63

--
]..[
]τ..[
 ου.ορα.[
 αρτιδεμ[

εκλεχ.. να[]γομ μαρι[
οιμωξακανε[] . γγεσιδη.[
χειρακλυcc.[] . δε cciv
ηξιεντρομε[] . ινα λυξη[.]
5 ουχουτωσιp.[]ρωη ν
ωκυτατησιγ..[]ερυγ ecc..
αυταροπαι... ι..[].. [..]. ρηξε δεφ[
πηιφευγεικ... [] . κατ... χυνα σαφ[

21. L'expression est d'A. Foulon, « Ariane abandonnée : sur quelques réécritures élégiaques du poème 64 de Catulle », in *Présence de Catulle et des élégiaques latins. Actes du colloque de Tours (28-30 novembre 2002)*, R. Poignault éd., Clermont-Ferrand, 2005, p. 206.

22. Pour l'iconographie, voir au moins M.-L. Bernhard et W.A. Daszewski, « Ariane », dans les *addenda* du volume III.1 du *LIMC*, Zurich-Munich, 1986, p. 1050-1077 (pour le thème d'Ariane abandonnée, en part. les n^{os} 52-98) ; pour les planches, *LIMC* III.2, p. 727-738.

10 στηθικαίαμπνυετυ[].νεδ'χρισα ειδ[
 αξιατουδετα .οι. . . []. .νυμφηϊαδ'ωρα·
 μητροσσ'αμφιεπουσινερινυεσηνεμι ηνας·
 βελτερονην [].ατεκτανεεσοξ[] ἰχαλκωι·
 νυνδημοι []οκακωτεροναι εχοσανησα[]
 ↙ λωβητασδεθυγ[]σενανθρωποισ ινεθηκας
 15 εστοδεσης []δηλημον'εφευ ρω
 μητεροσειδ'ολιγον []σεμυπερικηδετοδαιμ []
 καικενσεπροπαροι .ενεμησπολυπενθεοευν[.]
 πετρονστησεναναυδοναπειρητηνφιλοτητ[.]
 αλλ'εμπησεπειοικεκ .[. .] . .μοι .σασθαι
 20 αυτηνγερεξωμεν[]. .ιοιτσιθηλην
 ωσειπωνκραιπνονδρομονη []
 δεξοχθωνμεχανουσακαιαυτικανοιγετο . []
 καιεμυρνηνυπε .ε . []
 μελλεδε . []
 25 κυπριν . . . []
 εμυρνηλυγρα[]
 ουθαλεροισατε . []
 .αλλομενηδ'ω[]
 ιντρομε[]
 30 [.] .εμναγαρει δ[]
 [.] . νμεντε . []
 — — — —

1 La lettre avant la lacune centrale, dont on a conservé la première moitié, est ν voire μ | La lettre qui suit la lacune, dont il reste l'extrémité supérieure droite, pourrait correspondre à un ν ou à un π | Seule l'extrémité inférieure de l'ι de ομμασι est conservée || **2** En fin de ligne, traces d'une haste verticale appartenant probablement à un ρ || **3** De la lettre qui suit λυcc-, il reste un trait vertical : η est plus plausible qu'α | Après la lacune centrale,]ο ou]ω || **5** Avant la lacune centrale, la trace oblique ascendante correspond vraisemblablement à la partie de la panse d'un α || **6** Après le mot ωκυταησι, on distingue les traces de trois lettres : la première correspond au ν épheleystique du datif pluriel ; des deux lettres qui suivent, on distingue l'extrémité inférieure, recourbée, de la haste verticale de ρ | Il ne reste

qu'une trace infime de la dernière lettre de la ligne || **7** Après les lettres $\pi\alpha$, traces d'au moins six lettres, parmi lesquelles on déchiffre la séquence $\omicron\omega$; peut-être $\pi\alpha\delta\alpha\omicron\omega$? || **8** Dans le P.Fouad, après κ , traces de quatre lettres, dont les deux premières correspondant peut-être à α | De la lettre qui suit $\kappa\alpha$, il reste une trace, qui convient à l'extrémité d'un α plutôt qu'à un η || **9** Des deux lettres avant la lacune centrale, la seconde est vraisemblablement υ , et celle qui précède, peut-être τ || **10** Après $\tau\alpha$, traces d'une lettre (suivie d'une apostrophe ?) ou de deux lettres ; après \omicron , traces de trois lettres dont la première est peut-être \omicron |], . :], ω ou], υ || **11** La trace visible à gauche de $\epsilon\rho\nu\upsilon\epsilon$, dans le *P.Köln*, appartient au ν qui précède, conservé par le P.Fouad || **12** En raison de la perte de fibres horizontales, il ne reste que des traces infimes des cinq lettres qui suivent $\eta\nu$ || **13** Il n'est pas aisé d'identifier les quatre lettres qui suivent $\mu\omicron$: les deux premières pourraient être $\theta\alpha$ || **14** La disparition de la couche de fibres horizontales a causé la perte de trois (ou quatre) lettres après $\theta\upsilon\gamma$ || **15** [: il ne reste que la panse inférieure de la première lettre (β ou θ), tandis que celle qui suit pourrait être identifiée à α | $\delta\eta\lambda\eta\mu\omicron\nu$ ' plutôt que $\zeta\eta\lambda\eta\mu\omicron\nu$ ' || **16** Après $\omicron\lambda\iota\gamma\omicron\nu$, on distingue une haste verticale (τ) | $\iota\epsilon$ ou $\eta\epsilon$ || **17** La lettre avant la fracture dans le P.Fouad ressemble plus à un ϵ qu'à un θ | De la dernière lettre de la ligne, sans doute ν , il ne reste que l'angle supérieur gauche || **18** Dans le *P.Köln*, le trait médian qui se situe à la hauteur de la fracture pourrait faire penser à ϵ ($\epsilon\upsilon\delta\omicron\nu$), mais la découverte du P.Fouad impose d'y voir l'extrémité d' α || **19** $\mu\omicron$ pourrait se lire aussi $\mu\alpha$ ou ω | ι . $\alpha\alpha\theta\alpha$: les traces de la deuxième lettre sont trop confuses pour permettre de décider entre α et η || **20** Le trait horizontal du γ de $\gamma\epsilon$ a presque entièrement disparu || **21 sq.** Ici, à la différence du reste du fragment (P.Fouad), une bande de papyrus, peut-être repliée avant la restauration du papyrus (?), conserve partiellement la seconde moitié des deux lignes ; toutefois, pour la l. 21, après $\delta\rho\mu\omicron\nu\eta$ il ne reste que la partie inférieure des lettres || **21** . . [dans la dernière lettre, le trait oblique descendant de gauche à droite de la dernière lettre correspond vraisemblablement à la partie supérieure d'un δ || **22** À partir de cette ligne, seul le P.Fouad – donc, le début des hexamètres – est conservé | La dernière lettre déchiffable de la ligne, qui présente une base triangulaire, est probablement un δ || **23** De la lettre qui suit le premier ϵ de $\nu\pi\epsilon$. ϵ [, il reste la pointe supérieure (δ), tandis que celle qui suit le second ϵ pourrait correspondre à un κ , dont il resterait une partie du trait vertical et le croisement des deux traits obliques || **24** Après $\delta\epsilon$, trace minimale d'une lettre, non identifiable || **25** $\kappa\upsilon\pi\rho\nu$ est suivi des traces infimes de trois lettres, non identifiables || **26** Au-dessus de $\lambda\nu$, traces (accidentelles ?) d'encre | La dernière lettre de la ligne présente une panse allongée et pointue vers le bas, qui correspond à celle d'un α || **27** Il reste peut-être le début du trait horizontal de la dernière lettre visible de la ligne, peut-être τ || **28** La première lettre de la ligne, dont l'extrémité supérieure droite est conservée, pourrait être déchiffrée β , moins vraisemblablement π || **29** En raison de la perte des fibres horizontales, traces infimes des cinq premières lettres de la ligne, suivies de ν (peut-être $\omicron\iota\epsilon\iota\nu$) || **30** Après une lacune d'une lettre, la ligne débute par deux traces qui pourraient correspondre à la haste verticale de ρ | $\epsilon\iota$ δ [ou, moins vraisemblablement, $\epsilon\iota$ λ [.

Édition critique

--
] . []
] τ . []
 ου . ορα . []
 ἄρτι δὲ μ[]

ἐκ λεχέων ἀν[] γ ὄμμασι[- ε]
 οἰμώξασα νε[] τ]έγγε σιδηρ[=]
 χεῖρας λυσση[] π]όδεσσιν
 ἦ᾽ ἔξεν τρομέ[ουσα] μιν ἀλύξη[ι]
 5 οὐχ οὕτως ἴρα[] ἐ]ρωήν
 ὠκυτάτησιν . ρ[] πτ]ερύγεσσιν
 ἀὐτὰρ ὁ παι . . οἰω . [] . . [. .] . ῥῆξε δὲ φ[ωνήν·]
 πῆι φεύγεις καὶ . [] . καταισχύνας ἀφ[ροδίτην·]
 στήθι καὶ ἄμπνυε τυ[= - μ]ένε δ' ἄχρῖς ἄν εἴδ[ητις]
 10 ἄξια τοῦ δὲ τα . οἰ . . . [.] . . νυμφήϊα δῶρα·
 μητρὸς σ' ἀμφιέπουσιν Ἐρινύες, ἦν ἐμίηνας·
 βέλτερον ἦν . = . . . [~] κατέκτανες ὄξ[έ]ϊ χαλκῶι·
 νῦν δὴ μοι . = . . [ἄλλ]ο κακώτερον αἴσχος ἀνήψα[ς],
 < λωβητὰς δὲ θύγ[αθρα]ς ἐν ἀνθρώποισιν ἔθηκας.
 15 Ἐς τόδε σῆς [.] δηλήμιον' ἐφεύρω
 μητερός, εἰ δ' ὀλίγον τις ἐμεῦ περικήδετο δαίμω[ν]
 καὶ κέν σε προπάραιθεν ἐμῆς πολυπενθέος εὐν[ῆς]
 πέτρον στήσεν ἀναυδον ἀπειρήτην φιλότητ[ος]
 ἀλλ' ἔμπης ἐπέοικε κ . [. .] κ . μοι ἰήσασθαι
 20 ἀυτήν γε ῥέξω μεν[] . γίοισι θυηλήν.
 Ὠς εἰπὼν κραιπνὸν δρόμον η δ []
 δέξο χθῶν με χανοῦσα καὶ αὐτικ' ἀνοίγετο δ[- ε]
 καὶ σμύρνην ὑπέδεκ[το]
 μέλλε δὲ . []
 25 Κύπριν . . . []
 σμύρνη λυγρὰ α[]
 οὐ θαλεροῖς ἄτε . []

βαλλομένη δ' ὦ[
ιν τρομε[
 30 [π]ρέμνα γὰρ εἶ δ[
 [] . νμεντε.[

1]γ : vel]π ; ἴδε]γ Parsons ap. Kramer || **2**]εγγεσιδηρ[=] Perale : τ]έγγε σιδήρ[ω vel φ]έγγε σιδήρ[ω Kramer ; θυμὸν τ]έγγε σιδηρ[οῦν Parsons (vel σιδήρ[ου Perale) ; περιφ]εγγέσι δηρ[όν ου δῆρ[ι- Kassel ap. Kramer || **3** π]όδεσσιν Kramer, Perale : -π]όδεσσιν Parsons ; νεπ]όδεσσιν Perale in adn. || **4**]μιν ἀλύξη[ι] :]μιν ἀλύξη[ι Perale ;]μιν ἀλύξη Kramer ;]μιν ἀλύξη[ις] Parsons ap. Kramer ; fort.]μ' ἴν' ἀλύξη[ι(ς)] Gronewald ap. Kramer || **5** ἐ]ρωήν Kramer : ὀ]ρώιην vel π]ρώιην etiam possis ;]ρωην Perale || **6** πτ]ερύγεσσι vel πτ]ερύγεσσι· Kramer || **7** ῥῆ]ξε δὲ φ[ωνήν·] Gronewald ap. Kramer || **8** καταισχύνας ἀφ[ροδίτην] supplevi, cf. iam Kramer in adn. : κατ[]ισχυνασαφ[~ - =] Perale (κατ[η]ισχύνας etiam possis ap. Perale) ; κατ[α]ισχύνασα φ[ύγοντα] Kramer || **9** μ]ένε δ' ἄ]χρις ἄν εἶδ[ηις] suppl. Parsons ap. Kramer || **12**] κατέκτανες : εἶ γὰρ με] κατέκτανες Kramer in adn. || **13** [ἄλλ]ο Kramer in adn., Perale ;], Kramer ; [ἀλλὰ κακοῦ θανάτοι]ο Parsons ap. Kramer | ἀνῆ]ψα[ς] suppl. Kramer || **14** θύγ[αθρα]ς supplevi : [τοῦνομά μου δυσκλειέ]ς Parsons ap. K. || **15**] δηλήμον' Kramer in adn., Perale :],ηλήμον' Kramer (]δ vel]ζ) | versus brevior || **16** εἶ δ' ὀλίγον τ]ις : εἶ μή τ]ις Merkelbach ap. Kramer in adn. ; ἀλλ' οὔ]τις vel οὐδ' ὅσ]τις Kramer || **17** προπάροιθεν :]εν Kramer, Perale ; ἐλέαιρ]εν (vel ἐλέησ]εν) ... εὐν[ῆς vel οὐχ ἦνδαν]εν ... εὐν[ή Kramer in adn. | εὐν[ῆς] suppl. Kramer || **18** ἄναυδον :]ευδον Kramer, Perale ; κάθ]ευδον vel (ἐ)σπ]ευδον vel ψ]εῦδον Kramer in adn. | φιλότητ[ος] suppl. Kramer || **19**]κ . μοι :]. μοι (vel]. μοι vel]. ωι) Kramer ;]. [.]κ . (.)εμοι Perale | ἰήσασθαι : fort. ἰάσασθαι P ap. Perale (« sed vox epica non est ») || **20**], γίοισι :]γίοισι Kramer ; κατα- vel ὑποχθ]ογίοισι Perale in adn. ; οὐρα]γίοισι vel ἐπιχθ]ογίοισι Kramer in adn. || **21** [.] δ[: cf. iam Perale ; non hab. Kramer.

Traduction du texte principal

¹(se précipitant ?) hors du lit (...) avec les yeux (...) éclatant en lamentations (...) amollissait le fer (?) (...) les mains (...) fureur (...) aux pieds (...) elle s'élança, tremblante (...) (afin d' ?) échapper (...) |⁵ non pas ainsi (...) offrandes (?) (...) ... (...) aux ailes les plus rapides (...) mais (...) elle laissa éclater la voix : « Où fuis-tu et (...), toi qui as déshonoré l'amour ? Arrête-toi et reprends ton souffle (...). Reste jusqu'à ce que tu voies |¹⁰ les dignes présents nuptiaux (...). Les Érinyes de ma mère, que tu as souillée, te poursuivent. Il eût mieux valu que (...) tu as tué par le bronze acéré ! Mais aujourd'hui, tu m'as couverte d'une autre honte, pire (encore ?) ; tu as

installé ces filles infâmes parmi les hommes. |¹⁵ Jusqu'à ce (?) (...) que j'ai découvert, fléau de ta (?) mère. Mais si une divinité s'était quelque peu souciée de moi ! Elle a dressé pour toi, devant ma couche infortunée, une pierre muette, ignorante de l'amour. Cependant il convient de guérir (...) j'en fais le sacrifice aux dieux (souterrains ?). » |²⁰ Sur ces mots (...) une course rapide (...) : « Que m'accueille la terre béante et qu'aussitôt s'ouvre ... » (...), et elle a reçu la myrrhe (...) mais (...) |²⁵ Cypris (...) myrrhe (...) malfaisants (?) (...) non pas florissants, comme (...) ... (...) tremblant (?) (...) |³⁰ car des souches, si (...) ... (...).

Notes critiques et grammaticales

1. Il ne reste que la première moitié de la lettre qui précède la lacune, qu'on peut identifier à un ν, voire à un μ. L'image exprimée est celle d'un personnage, vraisemblablement l'héroïne, qui se lève de sa couche. Le verbe à restituer pourrait donc être ἀν[έπαλτο (comparer Nonnos, *D.*, VII, 156 ἐκ λεχέων ἀνέπαλτο), voire ἀν[όρουσεν, ou encore une forme du verbe ἀναγείρω (comme Pénélope dans l'*Od.*, IV, 730 : ἐκ λεχέων μ' ἀνεγείρωι). Une fois le sommeil dissipé par la peur, ne voyant plus Thésée à ses côtés, Ariane se lève précipitamment de sa couche : voir *infra*, comm. du contenu, p. 377. Pour l'expression ἐκ λεχέων à la même place dans le vers, outre le passage de l'*Od.* susmentionné, Apoll. Rhod., IV, 1111 sq. αὐτίκα δ' ὄρτο | ἐκ λεχέων ἀνὰ δῶμα, à propos d'Arété ; elle apparaît aussi fréquemment chez Nonnos, le plus souvent à la même place dans le vers (outre l'exemple cité *supra*, voir V, 536 ; IX, 312 ; XXVI, 359 ; à une autre place, XVIII, 196). En dehors de la poésie épique, Pind., *Isthm.*, IV, 22. Elle est répertoriée par les lexicographes : cf. Hésychios, E 1484, s. v. ἐκ λεχέων· ἐκ τῆς κοίτης.

Après la lacune centrale, la haste verticale, légèrement arrondie vers la gauche à son extrémité supérieure pourrait correspondre à un]γ ou à un]π (par exemple, ἐ]π' ὄμμασι). Toutefois, cette seconde solution convient moins bien pour des raisons métriques, car elle implique la violation du zeugma ou pont de Hermann. Parsons *ap.* Kramer propose de restituer ἴδε]γ ὄμμασι.

2. La première partie du vers, que nous interprétons οἰμώξασα νε[(pour une forme des verbes νεύω ou νέω ?), pourrait aussi se lire οἰμώξασ' ἀνε[; dans ce cas, le scribe n'aurait pas marqué l'élision (ce ne serait pas un cas unique dans le papyrus, voir *infra*, l. 22). Dans ce contexte, le participe ne peut s'appliquer qu'à Ariane se lamentant ; mais, si l'on coupe οἰμώξας ἀνε[, il faudrait que le verbe (part. masc.) se rapporte à un homme, ce qui paraît moins vraisemblable. Pour une autre attestation du participe fém. du verbe simple, cf. *Orac. Sib.*, VIII, 131 ; pour le composé avec

le préverbe ἀνα-, Quint. Smyrn., I, 252 et XIV, 315. Pour le participe (masc.) à la même place dans le vers, *Od.*, XII, 370.

Dans la seconde partie du vers, conservée par le *PKöln*, si l'on coupe après]εγγε, deux verbes sont envisageables : soit φ]έγγε, de φέγγω « briller », verbe posthomérique plutôt rare (cf. *Apoll. Rhod.*, IV, 1714, à propos de l'aurore brillant à son lever), qui s'applique aussi au fer, pour décrire sa brillance, ou à des objets (ou parties d'objets) en fer qui brillent au soleil, soit τ]έγγε, du verbe τέγγω, « mouiller, humecter », attesté plus fréquemment, en particulier chez les Tragiques et dans la poésie lyrique, surtout en parlant de larmes, ou « faire fondre, amollir », avec l'acc. (*Pind.*, *Ném.*, IV, 5). La seconde restitution a la préférence de Kramer, ainsi que de Perale. L'image véhiculée ici serait qu'à force de pleurer, l'héroïne finisse par à amollir même le fer. La découverte du début du vers, dans le fragment du Caire, conforte cette interprétation. Fondée sur le modèle de l'expression homérique « avoir en soi un cœur de fer » (*Il.*, XXII 357 ; *Od.*, XXIII, 172), la restitution proposée par Parsons *ap.* Kramer, θυμὸν τ]έγγε σιδηρ[οῦν (la forme contracte n'étant pas épique, Perale préférerait le gén. σιδηρ[οῦ, cf. Moschos, *Mégara*, 44, à propos du cœur d'Héraclès, « aussi ferme que le roc ou le fer »), renvoie à la même image. Eu égard au contexte, une coupure des mots περιφ]εγγέσι δηρ[όν ou δῆρ[ι- (*Kassel ap.* Kramer) paraît moins vraisemblable.

3. Ce vers fait incontestablement référence à la fureur qui touche l'héroïne lorsqu'elle se rend compte de son abandon sur une plage solitaire. Dans sa fureur (3 : λυσση[]), Ariane se frappe la poitrine et s'arrache les cheveux : *Ov.*, *Héroïdes*, X, 15 sq., *Protunis adductis sonuerunt pectora palmis, | utque erat e somno turbida, rapta coma est*. Les poètes insistent beaucoup sur cette fureur : voir le comm. du contenu, *infra*, p. 377 sq. Nombreux exemples de χεῖρας en début de vers dans les poèmes homériques (cf. *Il.* VI, 58 et 233 ; VIII, 347 ; XI, 146 ; XV, 181 et 228 ; etc.), ainsi que chez Nonnos (24 exemples dans les *D.*).

Pour des parallèles à la restitution π]όδεσσιν, avancée par Kramer, voir *Ov.*, *Héroïdes*, X, 20, et *Art d'aimer*, I, 528. Dans le cas présent, la fin de ce vers doit sans doute être mise en lien avec le début du vers suivant, où l'héroïne bondit, toute tremblante : voir la note suivante. Parsons *ap.* Kramer n'exclut pas que]όδεσσι corresponde à la partie finale d'un adjectif composé. Quant à Perale (*APHex*, I, p. 347), dans le contexte de son identification du mythe de Médée, il suggère de restituer le substantif νεπ]όδεσσι « descendants », qu'il interprète peut-être comme une référence (de mauvaise augure) aux enfants de la magicienne. D'autres restitutions de substantifs (par exemple, τριπ]όδεσσιν) paraissent improbables dans le contexte.

4. Pour ἤϊξεν en début de vers, *Il.*, XXI, 247, ἤϊξεν πεδίοιο ποσὶ κραιπνοῖσι πέτεσθαι. Ce verbe est catalogué par Hésychios dans son lexique (H 259) : ἤϊξεν-ὄρμησεν. Le mot en partie lacunaire qui suit est sans doute une forme participiale de τρομέω « trembler », fréquent en poésie épique, surtout chez Quint. Smyrn. et Nonnos ; pour le participe fém. à la même place, comparer Triph., 630. On ne peut toutefois exclure τρομερός (Apoll. Rhod., IV, 53 ; Opp., *Cyn.*, II, 347, mais c'est surtout chez Nonnos que cet adjectif est fréquent : 13 exemples dans les *D.*). Comme précédemment, le début de ce vers fait référence à la description de l'état d'esprit d'Ariane lorsqu'elle se rend compte de son abandon. Celui-ci culminera dans son monologue (8-20).

À la fin du vers,]μιν ἀλύξη[ι] ou, si l'on ne restitue pas l'*iota* adscrit,]μιν ἀλύξη ; dans ce cas, la séquence ξη correspondrait à la fin de la ligne d'écriture. Ariane chercherait à fuir (ἀλύσκω), errant à travers l'île – Naxos (la mythique Dia) –, où elle est condamnée. On s'attend à une proposition finale ; peut-être faut-il couper]μ' ἴν' ἀλύξη[ι], mais, dans la mesure où l'on se trouve en discours indirect,]μ ne peut correspondre à une forme de ἐγώ. Pour la même raison, on ne peut restituer une 2^e pers. du sg. ἀλύξη[ις] (Parsons *ap.* Kramer). Une autre solution est de voir dans μιν, pronom 3^e pers. du sg., le complément d'ἀλύξηι (J.-L. Fournet), « (afin de) lui échapper » ; comparer Nonnos, *D.*, XLII 135 et XLVIII 481 et 630, μή μιν ἀλυσκάζειε(v). M. Perale, qui ne commente pas ce vers, semble comprendre que c'est un homme qui cherche à fuir (cf. la traduction « that (he ?) may shun her »). Pour le verbe ἀλύξηι attesté à la même place dans le vers, cf. *Il.*, X, 348 ; *Od.*, XXII, 66 ; Apoll. Rhod., III, 608 ; *Panegyrique sur la victoire de Germanus sur les Blemmyes* = E. Heitsch, *GDRK*, fr. XXXII, A verso, 26 (P.Berol. inv. 5003 = MP³ 1852 ; LDAB 5938 et TM 64704 ; Thèbes, c. 400) ; Nonnos, *D.*, IV, 32 ; XXI, 25 ; XXIX, 336 et XLVIII, 743.

5. Pour οὐχ οὕτως en poésie épique, *Od.*, XXI, 257. Le mot ἱρα (= ἱρά, forme épique de ἱερά), dont l'*iota* initial est surmonté d'un tréma, désignerait-il des offrandes ou des sacrifices ? Il en est précisément question *infra* (20 : ῥέξω ... θηλήν, et 23 : συμύρνην ὑπέδεκ[το]), cf. notes *ad loc.*

La restitution ἐ]ρώην (Kramer) présente l'avantage que, dans les textes épiques, ce substantif est toujours attesté à la même place, à savoir en fin de vers, ce qui n'est pas le cas d'autres restitutions possibles, comme ὄ]ρώην ou π[]ρώην (Parsons *ap.* Kramer). Le substantif ἐρώη peut s'entendre de deux façons : soit dans le sens de « mouvement impétueux, élan », d'où le « désir » (cf. *LSJ*, s. v. ἐρώη I), soit dans celui de « retraite précipitée, fuite » (*ibid.*, s. v. ἐρώη II), d'où « cessation », en particulier de larmes (comparer Moschos, *Mégara*, 40 : δακρύων δὲ

πάρεστί μοι οὐδ' ἴ' ἔρωή, « sans qu'à mes larmes il y ait jamais aucune trêve ». Eu égard au caractère lacunaire du vers, il ne paraît donc pas possible de trancher entre l'un ou l'autre sens.

6. Ce qui est interprété comme le v épheleucystique de πτ]ερύγεσσι v pourrait en réalité correspondre à un point en haut, marque de ponctuation qui, dans ce papyrus, est toujours notée en fin de ligne, et donc de vers (comparer aux l. 10 sq.). Le raccord avec le P.Fouad permet de retrouver l'épithète ὠκέϊα (au sup.), qualifiant πτέρυξ (« aux ailes les plus rapides »). B. Kramer (suivie par M. Perale) envisageait quatre interprétations possibles de ce substantif : (1) une comparaison avec le vol d'un oiseau ; (2) une référence aux ailes d'Éros ; (3) une manière de définir l'état d'esprit (Sophocle, *Électre*, 242 sq.) ; (4) la pale du gouvernail (Apoll. Rhod., IV, 931). Elle rapprochait cette ultime solution de Cat., 64, 58 (*pellit vada remis*) et Ov., *Héroïdes*, X, 4 (*ratem*). On pourrait ajouter une cinquième possibilité, à savoir les ailes du vent (comparer *Hymnes orphiques*, 82.2, ὠκέϊαις πτερύγεσσι, à propos des ailes rapides du Notos, vent du sud). Les vents jouent un rôle crucial dans ce mythe – surtout dans la version de Nonnos. Étant favorables à Thésée, ils vont lui permettre de s'éloigner plus rapidement de l'île : Ov., *Héroïdes*, X, 29 sq. (voir aussi v. 113 sq., 117, et *Amours*, I, 7, 15-17) ; Nonnos, *D.*, XLVII, 338-344. Dans le poème de Catulle, ce sont les plaintes d'Ariane qui s'envolent (64, 164), tandis que les promesses de Thésée sont livrées au vent de la tempête : cf. v. 59 et 142 ; pour une image similaire, Nonnos, *D.*, XLVII, 271. Chez Nonnos, *D.*, XLVII, 309-311, Ariane supplie les vents (Borée, Orithyie, Éole) d'intervenir en sa faveur. De vents, il est encore question aux v. 350-363 des *D.*

On retrouve la même expression ὠκέϊα... πτέρυξ, avec l'adjectif au simple, chez Hés., *Théogonie*, 269 (à propos des Harpyes) ; *Hymne à Hermès*, 553 (nymphe) ; en dehors de la poésie épique, Pind., *Pyth.*, I, 6 (aigle) ; Eur., *Méleagre*, fr. 5 (518 Kn.), 2 (richesse). Pour le superlatif de l'adjectif, à la même place, cf. *Od.*, VIII, 331 ; Hés., fr. 43a, 85 Merkelbach-West ; Apoll. Rhod., IV, 1017 ; à l'ép. impériale, Opp., *Hal.*, V, 467 ; Opp., *Cyn.*, I, 272 et III, 76 ; Quint. Smyrn., X, 3.

7. La conjonction αὐτάρ marque une opposition vigoureuse. On la trouve fréquemment en tête des vers qui marquent une transition, pour annoncer le discours direct qui va suivre (comparer *Il.*, I, 333 αὐτάρ ὄ... φώνησέν τε) ; c'est précisément le cas ici. Du mot qui suit αὐτάρ ὃ, on ne déchiffre avec certitude que le début (παι), et, ensuite, des traces vagues de lettres, dont, peut-être, δαοιω . ; le substantif qui vient à l'esprit est παιῖδα, mais cette solution nous paraît être un pis-aller ; voir le comm. du contenu, *infra*, p. 380.

La tournure ῥῆξε δὲ φ[ωνήν·] introduit le discours direct : Ariane va rompre le silence, en faisant éclater sa voix (comparer Virg., *Énéide*, II, 129 *rumpit vocem*). Comme à plusieurs reprises dans notre poème, cette tournure est comparable à celle d'Ov., *Héroïdes*, X, 34 : « j'appelle Thésée de toute ma voix (*uoce uoco*) ». Chez Catulle et Nonnos, l'accent est plutôt mis sur les sanglots qui accompagnent sa prise de parole : cf. Cat., 64, 130 sq. ; Nonnos, *D.*, XLVII, 319, ὄψὲ δὲ δακρυόεσσα τόσῃν ἐφθέγγετο φωνήν, « à la fin, en larmes, elle prononce ces mots ». La tournure, qui n'est pas homérique, est attestée dans la poésie épique postérieure : ῥήξατο φωνήν est très fréquent en fin de vers chez Nonnos (une fois ῥήξατε φωνήν en VIII, 279), y compris en cas de tristesse (II, 112 et XXXI, 82) ; le poète panopolitain utilise plutôt la voix active lorsqu'il emploie le substantif ἰωήν. En dehors de la poésie épique, voir Eur., *Suppliantes*, 710, ἔρρηξε δ' αὐδήν.

8. Comme le signale une *paragraphos*, le discours direct d'Ariane à Thésée débute au vers 8. L'expression πῆτι φεύγεις « Où fuis-tu ? » est reprise à l'*Il.*, VIII, 94 (Diomède à Ulysse) ; Nonnos l'emploie aussi dans ses *D.*, XXX, 258 (Athéna à Dionysos : Πῆτι φεύγεις, Διόνυσσε;). Les seules autres attestations de l'expression dans la littérature grecque correspondent à des citations du vers homérique (par exemple, Maxime de Tyr, *Diss.*, 15, 10 [p. 134 Trapp]). C'est de la même façon concise que débute le discours d'Ariane chez Ov., *Héroïdes*, X, 35 (*Quo fugis?*), ce qui rapproche une nouvelle fois notre poème de la lettre latine ; en revanche, chez Catulle, son monologue débute par quatre questions rhétoriques (dont, néanmoins, en 64, 134 *discendens*).

Pour la seconde partie du vers, telle qu'elle est conservée dans le *PKöln*, B. Kramer envisage deux possibilités : la première consiste à couper les mots de façon à lire le nom. fém. sg. du part. aor. actif κατασχύνασα dont le sujet serait identique à celui de ῥῆξε τὴν φωνήν au vers précédent, à savoir Ariane (le sens serait : « moi qui ai couvert de honte ma famille »), puis un mot, dont il ne resterait que la première lettre, qu'elle restitue φ[ύγοντα], et qui s'appliquerait à Thésée. En raison de la découverte de la première partie du vers, où φεύγω est déjà employé, une telle restitution ne peut plus convenir. La seconde possibilité avancée par Kramer est la suivante : si l'on se trouve déjà dans le discours direct, diviser κατασχύνας ἀφ[. Ainsi, nous aurions le part. aor. 2^e pers. sg. du même verbe, suivi d'un mot commençant par ἀφ[. peut-être ἀφ[ροδίτην, avec *correptio attica* devant φρ : « toi qui as déshonoré l'amour (ou Aphrodite) ». À la différence de la papyrologue allemande, grâce au P.Fouad, on sait désormais que le discours direct commence effectivement par ce vers. Les verbes à la 2^e pers. du sg. ne manquent pas (voir 11 : ἐμίηνας ; 12 : κατέκτανες ; 13 : ἀνήψας ; 14 : ἔθηκας). Cette seconde

solution paraît donc la meilleure ; Ariane reproche à Thésée son parjure, à savoir sa promesse manquée de mariage. M. Perale n'exclut pas la possibilité qu'il y ait un indicatif aoriste κατ[η]ισχύνας ; en réalité, sur le papyrus, on distingue encore la trace de l'extrémité droite de la lettre, qui convient mieux à un *alpha* qu'à un *èta*. Aucune des deux formes (avec *alpha* ou *èta*) n'est cependant épique.

9. Comme pour πῆι φεύγεις au vers précédent, l'expression στῆθι καὶ ἄμπνε, « arrête-toi et reprends ton souffle », est une reprise directe d'*Il.*, XXII, 222 (Athéna s'adressant à Achille, dans le contexte de la mise à mort d'Hector), où elle apparaît toutefois à une place différente ; les seules autres attestations de l'expression dans la littérature grecque se trouvent dans des citations et commentaires du vers homérique. Chez Ov., *Héroïde*, X, 35 sq., Ariane cherche à retenir Thésée : « Reviens, criminel Thésée ! Ramène ton navire. Il n'est pas au complet (c'est-à-dire qu'il manque un passager : elle-même) ». Après l'expression, trace de deux lettres, dont la seconde correspond vraisemblablement à υ ; la première pourrait être un τ.

La fin de la ligne est reconstituée comme suit par P. J. Parsons *ap.* Kramer : μ]ένε δ' ἄχρις ἄν εἶδ[η]ς, « reste afin que tu voies ». Une telle restitution convient parfaitement aux traces visibles sur le papyrus ; en effet, les restes de la dernière lettre déchiffirable de la ligne – la partie supérieure d'un trait oblique ascendant de gauche à droite – permettent de lire un *delta*. Elle convient aussi au contexte : dans ses reproches, Ariane va montrer à Thésée son parjure.

10. Le nouveau fragment du Caire permet de retrouver l'adjectif ἄξια (nt. pl.) qualifiant les présents nuptiaux. Comparer *Il.*, IX, 261, ἄξια δῶρα « des dons qui comptent » ; Nonnos, *D.*, I, 465 et VIII, 224.

Les plus anciennes attestations de l'adj. (substantivé) νυμφεῖος avec l'orthographe νυμφήιος remontent à l'époque hellénistique (Call., *Hymne à Délos*, 118 πῆλιον... νυμφήιον) ; pour l'adj. au sg., voir aussi Nonnos, *D.*, V, 578, δῶρον... νυμφήιον et XIII, 458, νυμφήιον ὕδωρ. Le *P.Köln* conserve la plus ancienne occurrence à ce jour de ce mot en tant qu'adjectif. Pour δῶρα en fin de vers, cf. Apoll. Rhod., IV, 422, ξεινήια δῶρα.

11. Les Érinyes (ou Euménides) sont les divinités vengeresses du sang familial, personnifiant la malédiction. Ici, il s'agit de celles de Pasiphaé (le raccord avec le P.Fouad permet désormais d'établir que c'est à elle que renvoie le relatif ἥν), la mère d'Ariane, qui poursuivent Thésée afin de le punir de sa trahison. Pour plus de détails, voir le comm. du contenu.

Pour des parallèles à l'expression μητρός... Ἐρινύες, *Il.*, XXI, 412 (Athéna à Arès) ; *Od.*, II, 135 (les furies de la mère de Télémaque lui inspirent de la crainte) ;

Od., XI, 280 (Épicaste, aussi dénommée Jocaste, mère d'Œdipe) ; elle est cataloguée par Hésychios dans son lexique (M 1296) et commentée dans les scholies.

Un point en haut marque la fin de la phrase.

12. Les mots κατέκτανες ὄξ[έ]ϊ χαλκῶι font peut-être allusion au demi-frère de l'héroïne, le Minotaure, mis à mort par Thésée. L'idée exprimée ici serait le regret d'Ariane de ne pas avoir été tuée par Thésée, tout comme ce dernier avait tué le monstre au moyen du bronze acéré : un tel sort eut été préférable (βέλτερον ἦν) à celui d'être abandonnée sur une île déserte. Enfin, en phase avec son interprétation du poème, qu'il identifie au récit de Médée et Jason, M. Perale met ce vers en rapport avec un autre monstre, le dragon de Colchide, tué par Jason avec l'aide de Médée.

Pour βέλτερον ἦν en début de vers, comparer Apoll. Rhod., III, 501 et IV, 1255. L'expression ὄξ[έ]ϊ χαλκῶι est très fréquente, à la même place, dans les poèmes homériques (36 exemples) ; avec le verbe κατακτείνω, cf., par ex., *Il.*, V, 558 et XXIII, 412 ; *Od.*, IV, 700 et XIII, 271. La découverte du fragment du Caire rend désormais caduque, malgré la lacune centrale, la restitution εἰ γάρ με] proposée par B. Kramer.

Un point en haut marque la fin de la phrase.

13. Pour νῦν δὴ suivi d'une forme d'ἔγώ, à la même place, comparer *Il.*, XXII, 216, νῦν δὴ νῶϊ ; Hés., *Op.*, 270, νῦν δὴ ἔγώ. Ce qui suit μοι est très incertain. On s'attend nécessairement à un mot d'une syllabe longue ou de deux syllabes brèves. Les deux premières lettres pourraient être lues θα, et la troisième, ν ou η (pour des raisons paléographiques, μ, pour θ' ἄμα, ne paraît pas possible).

Pour l'expression ἄλλο κακώτερον, M. Perale rapproche Quint. Smyrn., XII, 487 ἔλπομένη τι καὶ ἄλλο κακώτερον ; Nonnos, *D.*, XXI, 91, πῆμα φάνη πάλιν ἄλλο κακώτερον. Pour un parallèle à αἴσχος ἀνάπτω, voyez l'épigramme de Palladas (l'attribution est douteuse), dans *A. P.*, IX, 397, 3, ζῶων μὲν σέο μητρὶ διαμπερὲς αἴσχος ἀνάπτεις, « Vivant, au nom de ta mère tu attaches une honte éternelle » ; et aussi *A. P.*, V, 302, 17, αἴσχος ἀνάψει et *Od.*, II, 86, μῶμον ἀνάψει.

14. Le raccord entre les deux fragments permet non seulement de récupérer la quasi-totalité du vers, mais aussi d'éliminer l'hypothèse selon laquelle il serait question, dans ce vers, du discrédit que Thésée a jeté sur le nom d'Ariane parmi les hommes (où il y aurait un écho lointain d'*Od.*, XVIII, 225), comme l'imaginaient les éditeurs précédents, à partir d'une suggestion de Parsons (voir l'app.). À notre avis, dans ce vers, le poète veut dire qu'à cause de son parjure, Thésée a installé (ἔθηκας, souvent en fin de vers : *Il.*, XVII, 37, repr. en XXIV, 741 ; XIX, 316 ;

Quint. Smyrn., III, 496) des filles λωβητάς parmi les hommes. L'adjectif λωβητός « maltraité, outragé » est ancien (*Il.*, XXIV, 531). À quelles filles est-il fait allusion ici ? Peut-être faut-il donner ici au mot son sens actif de « malfaisant », que le poète aurait choisi, pour les besoins du mètre, comme équivalent à l'homérique λωβητήρ (*Il.*, II, 275) ; pour un cas tout à fait parallèle, voyez Quint. Smyrn., I, 749, « bien qu'il ne fût lui-même qu'un infâme (λωβητός) ». Dès lors, le sens serait celui de « tu as installé ces filles infâmes parmi les hommes ». S'agit-il des Érinyes, « funestes aux humains » (*A. P.*, XI, 424, 2, ἀνθρώποις ὀλέτειραι), dont il est question trois vers plus haut (l. 11) ? Chez Cat., 64, 201, à la fin de sa prière aux Euménides, Ariane supplie ces déesses infernales de faire tomber le malheur sur Thésée et les siens. Il est peut-être encore question des Érinyes à la l. 20 de notre poème.

Dans la marge de gauche, on déchiffre les restes d'une *ancora*, qui renvoie à la note dans la marge supérieure, sur laquelle voir l'intr., p. 356. En raison de son caractère fragmentaire, il paraît difficile d'établir ce qui, dans ce vers, était commenté dans la note. Peut-être était-ce le sens de l'expression λωβητάς... θύγατρας, auquel cas la note pourrait être classée dans la catégorie « *B. Elementary exegesis* » ou « *C2. Language* » de K. McNamee, *Annotations...* (cité n. 19) ? La métrique ne paraît pas poser de problème particulier.

15. Cette ligne est plus courte que les autres lignes de la colonne. Pour un autre exemple de ἐς τόδε en début de vers, Opp., *Cyn.*, III, 83. En raison de la perte d'une bonne partie de la couche de fibres horizontales, le reste de la ligne, dans le P.Fouad, est difficile à interpréter : si της correspond au pronom personnel, à quoi se rattache-t-il ? Si c'est à μητερός (l. 16), il serait étonnant que peu de vers après avoir fait allusion à sa mère Pasiphé (l. 11), Ariane mentionne cette fois une autre mère, celle de Thésée. Ce qui suit les lettres της n'est que partiellement conservé ; il semblerait toutefois qu'on déchiffre, pour les deux premières lettres, βᾱ ou θᾱ.

Paléographiquement, la première lettre qui suit la lacune convient mieux à un δ comme lettre initiale de δηλήμων', « malfaisant, nuisible, funeste » (c'est déjà l'avis de Perale), qu'au ζ de ζηλήμων', « jaloux », préféré par Kramer (et aussi Parsons *ap. Kramer*) ; on observera, du reste, qu'aucun ζ n'est attesté dans les deux fragments. L'adjectif δηλήμων « nuisible, funeste à », n'est guère fréquent avant Greg. Naz. qui l'utilise beaucoup (12 exemples). On le rencontre toutefois dès les poèmes homériques : *Il.*, XXIV, 33 (absol.) et *Od.*, XVIII, 85 (substantivé, construit avec le gén. : βρότων δηλήμονα πάντων ; cf. aussi *Od.*, XVIII, 116 et XXI, 308). Après Homère, Triph., 642 ; Nonnos, *D.*, XXI, 110 et XL, 178, et, en dehors de la poésie épique, Soph., fr. **730c, 19 Radt (fragment d'une *Thésée*, sur laquelle voir J. Jouanna, *Sophocle*, Paris, 2007, p. 630 n° 40) ; Hdt., II, 74 et III, 109 ; *A. P.*,

VIII, 228, 1. Pour ce passage, M. Perale propose un parallèle avec Greg. Naz., *Carm. mor.*, I,2,1, 463, ξείνης δηλήμονας εὐνής (voir l'emploi de εὐνή à la l. 17 du papyrus).

Pour ἐφεύρω à la même place, *Od.*, V, 417, où il a le sens de « découvrir ». Si on analyse ce verbe comme un subj. aor. à la 1^{re} pers. sg., et non comme un ind. aor. à la 2^e pers. sg., une conjonction du type μή ou ὄφρα (*vel sim.*) devait se trouver dans la partie de vers aujourd'hui perdue. Dioscore d'Aphrodité (VI^e s.) emploie fréquemment ἐφευρίσκω dans ses pétitions : cf. l'index des *P.Aphrod.Lit.*, et, pour un exemple d'ἐφεύρω à la même place, *P.Aphrod.Lit.* IV 11 (MP³ 348.08 ; LDAB 813 et TM 59709 ; Aphrodité, printemps 568), 83, « trouver (de quoi acquitter une somme) » ; voir aussi Greg. Naz., *Carm. de se ipso*, II,1,54, 8.

16. Pour les l. 16-18, contenant la plainte d'Ariane sur son mariage non réalisé, les deux fragments de papyrus sont jointifs, ce qui confirme qu'ils appartiennent à la même colonne ; il n'y a pas de lacune à déplorer, du moins dans la partie centrale des vers. La restitution proposée par R. Merkelbach *ap. Kramer* (εἰ μή τ]ις) se révèle finalement la plus proche du texte originel ; pour la construction εἰ... κεν en poésie épique, voir, par exemple, *Il.*, V, 898 (voir P. Chantraine, *Grammaire homérique*. II. *Syntaxe*, Paris, 1963, p. 226 sq. et 283). Le premier mot du vers, le gén. poétique μητερός (voir l. 11, μητρός en début de vers), semble devoir se rapporter à ce qui précède ; peut-être (σῆς ? Voir toutefois les objections à la note précédente) ... δηλήμον' ... μητερός, « fléau de ta (?) mère ». Pour des constructions comparables, Nonnos, *D.*, XXI, 109 sq., σφωιτέρων τεκέων δηλήμονες ; *ibid.*, XL, 178, εἷς δηλήμονα πάτρης.

Le verbe περικήδομαι « prendre soin de » est rare : *Od.*, III, 219 et XIV, 527, où il est utilisé avec le génitif, dans les deux cas après la césure (comparer aussi *Od.* XIV, 146, περὶ γάρ μ' ἐφίλει καὶ κήδετο θυμῶι) ; Quint. Smyrn., II, 170 ; en dehors de la poésie épique, Pind., *Ném.*, X, 54. Selon M. Perale, *APHex*, I, p. 350, il y aurait ici une volonté consciente du poète de modifier le placement métrique du verbe, en vue de se distinguer de son modèle (pour un autre exemple possible de cette pratique, voir πολυπενθέος à la ligne suivante).

17. Kramer et Perale supposaient la présence d'un verbe dans la première partie du vers. Le raccord avec le P.Fouad montre qu'il n'y en a pas, mais qu'il se trouve en réalité à la ligne suivante (σπῆσεν) dont le sujet demeure τις δαίμων, une divinité, qui a roulé, pour Thésée (?), une pierre devant (προπάροιθεν) la couche infortunée d'Ariane.

L'adjectif πολυπενθής n'est guère attesté avant l'époque byzantine : trois occurrences chez Homère, où l'adjectif se trouve tantôt avant (*Od.*, XIV, 386),

tantôt après la césure (*Il.*, IX, 563 ; *Od.*, XXIII, 15) ; en dehors de la poésie épique, Esch., *Perses*, 547. Comme pour περικίδητο (l. 16), le poète aurait souhaité, selon M. Perale, changer le placement métrique de l'adjectif afin de se différencier de son modèle.

18. À la suite d'une suggestion de J.-L. Fournet, nous considérons ici πέτρον comme un substantif féminin, ce qui est le cas aussi chez d'autres poètes tardifs (voyez les épigrammes d'Onestès de Byzance, *A. P.*, VII, 274, 3 sq. et de Théodoridès, *ibid.*, 479, 1), auquel se rapportent ἄναυδον et ἀπειρήτην φιλότη[ος].

Le raccord entre les deux papyrus a permis de récupérer l'adjectif ἄναυδον et d'infirmer les hypothèses variées avancées par les éditeurs précédents (voir l'app.). L'une d'entre elles en particulier, κάθ]ευδον, était jugée cruciale pour l'identification du mythe en question dans le poème, puisqu'on sait qu'Ariane avait été abandonnée par Thésée alors qu'elle dormait (Perale, *APHex*, I, p. 343) ; finalement, il n'en est rien. L'adjectif à sens privatif ἄναυδος « qui ne peut » ou « qui ne veut pas parler » est attesté dès Homère. C'est le mot employé en parlant d'Ulysse exténué par la tempête et suffoqué par l'eau de mer (*Od.*, V, 546) ; ou encore le même Ulysse, qui reste pareil à un muet (ἴσος ἀναύδω) devant Circé (*Od.*, X, 378). On le retrouve encore, quoique ses attestations restent en nombre discret, dans la poésie épique postérieure, surtout chez Apollonios de Rhodes (II, 205 ; III, 503, 967 ; IV, 693). Voir en outre Hés., *Théog.*, 797 ; Opp., *Hal.*, I, 134 ; Nonnos, *D.*, XVII, 26 et XLVI, 333 ; Id., *P.*, 11, 15. Il est plus fréquent en tragédie.

La tournure ἀπειρήτην φιλότη[ος] est tirée de l'*Hymne hom. à Aphrodite*, 133 ἀδμήτην μ' ἀγαγὼν καὶ ἀπειρήτην φιλότητος, « emmène la vierge que je suis, encore ignorante de l'amour » (cf. aussi Manéthon, *Apotelesmatica*, I, 126). Dans ses *D.*, Nonnos emploie une tournure similaire : XV, 172, ἄλλοτρήφι φιλότητος, ἀπειρήτη Κυθερείης, à propos d'un adepte d'Artémis ; comparer aussi ἀπειρήτην ὑμενάϊων, « ignorante du mariage », à la même place que dans notre papyrus, en XXXIII, 220 (Daphné) et 332 (Chalcomédé) ; XLII, 374 (Athéna) et XLVII, 186 (Érigoné) ; enfin, ἀπειρήτην ἀφροδίτης, à la même place, en XLVIII, 220 et 248. Dans le cas présent, se rapportant à πέτρον, l'adjectif ἀπειρήτην « qui ne connaît pas, ignorante de (l'amour) » – et pour cause, puisqu'il s'agit d'une pierre – pourrait peut-être se comprendre, pour la même raison, « qui ne tente pas, qui ne s'essaie pas à (l'amour ou à faire l'amour) » (suggestion de J.-L. Fournet) ; pour un tel sens, comparer *Il.*, XII, 304, ἀπείρητος... σταθμοῖο, en parlant d'un lion.

19. La tournure ἀλλ' ἔμπης en tête de vers est fréquente dans les poèmes homériques (*Il.*, VIII, 33, cf. aussi 464 ; *Od.*, IV, 100 ; XIV, 214 ; XX, 311 ; XXIII, 83), mais aussi postérieurement (Aratos, *Phaen.*, I, 81, 117 et 202 ;

Apoll. Rhod., I, 327) ; elle est toutefois absente de Quint. Smyrn. et Nonnos. Sur l'adverbe poétique ἔμπης comme connecteur concessif dans les poèmes homériques, voir M. Biraud, « Les usages du connecteur concessif ἔμπης dans l'*Odyssée*. De la mention explicite d'une altérité de point de vue au dialogisme implicite », *Gaia* 11, 2007, p. 53-82 ; *Ead.*, « *Empês* dans l'*Iliade* : le connecteur de toutes les relations de concession », dans S. Mellet, *Dialogisme et concession. Les connecteurs concessifs à l'épreuve des corpus*, Berne, 2008, p. 249-276.

Pour d'autres exemples du verbe ἴσασθαι (préférable à ἰάσασθαι d'un point de vue linguistique) en poésie épique, cf. *Od.*, V, 899 ; *Iliou Persis*, fr. 4, 6 ; Quint. Smyrn., IX, 411 (toujours à la même place). Sur ce verbe dans la langue épique, voir N. Van Brock, *Recherches sur le vocabulaire médical du grec ancien : soins et guérison*, Paris, 1961, p. 42-44.

20. Comme le signale une *paragraphos*, ce vers marque la fin du premier discours direct. Du *gamma* de γε, il ne reste qu'une trace du trait horizontal ; quant à l'*epsilon* qui termine le mot, il est naturellement allongé puisqu'il se trouve devant le *rho* initial du mot suivant.

L'héroïne fait une offrande ou un sacrifice (θηλή) en vue d'obtenir, soit la punition du parjure, soit la délivrance de sa situation. Mais à quels dieux ? Sont-ce ceux du ciel, comme le pense B. Kramer (pour des raisons métriques, ἐπουρ]αγίοισι est préférable à οὐρ]αγίοισι) ? De son côté, du fait de son identification du récit au mythe de Médée et Jason, M. Perale rapproche ce vers de la l. 11 où sont évoquées les Érinyes et songe plutôt à des divinités souterraines (κατα- *vel* ὑποχθ]ογίοισι). Même en dehors de tout rapport avec Médée, il pourrait effectivement s'agir ici de divinités chtoniennes : voir la l. 22 conservée grâce au P.Fouad (χθών). Pour la tournure, comparer Apoll. Rhod., II, 156 sq., ἀθανάτοισι θηλάς | ῥέξαντες ; II, 527, ῥέζουσι (*sc.* les prêtres) θηλάς.

21. L'expression ὥς εἰπών confirme que le discours direct est achevé. Cette ligne sert de transition avant un nouveau discours direct qui commence à la ligne suivante (cf. 22 imp. δέξο, pron. με).

D'étymologie inconnue, l'adjectif poétique κραιπνός « impétueux, rapide » s'emploie surtout à propos des pieds d'un coureur : voir, pour se limiter à l'*Il.*, VI, 505 (Pâris) ; XIII, 18 (Poséidon) ; XVII, 190 (Hector) ; XXI, 247 et XXII, 138 (Achille) ; et aussi, XXIII, 749, dans un contexte de course en l'honneur de Patrocle, Achille promet d'offrir le prix à celui dont les pieds seront les plus rapides. Mais l'adjectif qualifie aussi des porteurs (*Il.*, XVI, 681), des vents (Triph., 528 ; Borée : *Od.*, V, 385 ; Notos : *Hymne à Apollon*, 408), et, plus généralement, la tempête (*Od.*, VI, 171), des flèches (Apoll. Rhod., III, 774), le rythme (Apoll.

Rhod., IV, 907), l'humeur (*Il.*, XXIII, 590), ou encore des animaux (les chevaux de Trôs rapides à la course dans *Il.*, V, 223 et VIII, 107 ; voir aussi Quint. Smyrn., II, 371 ; III, 590). Ici, il s'applique à une course (δρόμον).

Après δρόμον, on distingue clairement, dans le fragment cairote, un *èta*, puis la partie inférieure d'environ huit lettres, et, dans le *P.Köln*, dont c'est la dernière ligne conservée, les traces de la partie supérieure de deux lettres appartenant à la fin du vers (dont, peut-être, un δ). Ce sont les seules traces visibles de cette ligne dans ce fragment (non signalée par Kramer, mais éditée par Perale).

22. Cas unique ici, c'est le P.Fouad qui permet de retrouver la quasi-totalité du vers : en effet, une bande de papyrus (peut-être était-elle repliée avant la restauration du papyrus ?) a partiellement conservé la seconde moitié de la ligne.

On se trouve à nouveau dans un discours direct : cf. imp. δέξο « accueille, reçois » et le pronom personnel με. Pour l'expression, comparer ἐδέξατο γαῖα χανοῦσα dans *A. P.*, VII, 564, 1, à propos de la terre béante qui a reçu Laodicé, fille de Priam (cf. aussi Lycophron, *Alexandra*, 316 sq.). Pour δέξο, *Il.*, XIX, 10 ; Hés., fr. 76, 10 (même place) ; Pausanias, V, 24.3 (citation d'une inscription sur un monument, même place) δέξο... καλὸν ἄγαλμα. Elle est très fréquente aussi chez Nonnos (28 exemples dans les *D.*, dont 24 à la même place ; voir, ainsi, dans le « lamento » d'Ariane, XLVII, 390 et 410). Cette ligne est peut-être à rapprocher de la l. 20 avec mention de l'offrande ou du sacrifice (comparer Apoll. Rhod. I, 420 δέξο θυηλήν). Ici, l'héroïne prie la terre (χθών) de l'accueillir, c'est-à-dire qu'elle soit engloutie par les Enfers, afin de la soulager de ses maux.

Pour l'image de la terre, qui s'ouvre béante (χανοῦσα), *Il.*, IV, 182 (et aussi VIII, 150) τότε μοι χάνοι εὐρέϊα χθών « Ah ! que pour moi alors s'entrouvre la vaste terre », c'est-à-dire pour m'engloutir et m'enfoncer dans les Enfers ; *Hymne à Déméter*, 16 sq. (χάνει δὲ χθών εὐρυάγυια | Νύσιον) ; avec le mot γαῖα, outre le passage parallèle de l'*A. P.* cité *supra*, voyez *Il.*, VI, 282 ; XVII, 416 ; Quint. Smyrn., XIV, 301 (comparer V, 537) ; Triph., 661 ; Nonnos, *D.*, XXIII 214 ; *BKT* 5.1, p. 85 = E. Heitsch, *GDRK*, fr. XXX, B verso, 49 (P.Berol. inv. 10559 A-B ; MP³ 1851, LDAB 5596 et TM 64374 ; Hermopolis, IV^e s.).

L'association des verbes χάσκω et ἀνοίγω « ouvrir », mais aussi « découvrir, révéler, déclarer » (cf. Esch., *Suppl.*, 321), n'est pas attestée ailleurs en poésie épique. Accompagné du complément τὸ στόμα, le second verbe sert à expliquer le premier dans les scholies et les lexiques. Pour l'image de la terre qui s'ouvre, cf. Pind., *Péans*, fr. 52i, 73 Snell-Maehler ; *Orac. Sib.*, III, 784 et VIII, 425 ; Nonnos, *D.*, II, 242. Pour celle d'Ariane qui se considère comme une femme ensevelie, ou qui souhaite d'être ensevelie, Ov., *Héroïdes*, X, 76 (*sepulta*) et 112.

23. À partir de la l. 23, en l'absence du *P.Köln*, on ne peut se fonder que sur le P.Fouad, qui conserve le début des lignes. L'état très fragmentaire du papyrus rend toute interprétation très hypothétique. La ligne 23 paraît se rattacher, pour le lexique, à celle qui précède. Pour les lignes suivantes, le contexte semble être nuptial et/ou religieux, et en même temps, tragique (26 : λυγρά ; 27 : négation devant un adjectif souvent employé en contexte nuptial).

Nous proposons d'intégrer ὑπέδεκ[το, ce qui, non seulement, s'adapte parfaitement aux traces visibles, mais aussi au contexte : ὑποδέχομαι « recueillir en son sein », dont le sujet doit être la terre : cf. Quint. Smyrn., XI, 57, ὑπεδέξατο γαῖα. Cette forme ὑπέδεκτο est fréquente en poésie épique, surtout chez Apoll. Rhod. (8 emplois) et Homère (6 emplois) ; pour l'emploi du verbe simple, voir *supra* l. 22.

Le complément du verbe est σμύρνην « myrrhe », à savoir la gomme-résine (amère) du *Balsamodendron myrrha* L. Importée d'Orient, son emploi est attesté pour la première fois en mer Égée par Sappho (fr. 44, 30). Rare en poésie épique (cf. Nic., *Th.*, 600 ; *Alex.*, 601), le mot σμύρνη réapparaît aussi à la l. 26. S'agit-il d'une offrande de myrrhe que reçoit la terre entr'ouverte ? Y aurait-il un lien avec l'épithète d'Aphrodite au v. 25 ? D'après Empédocle (31B 128 Diels-Kranz [I, p. 362-363], cité par Porphyre, *De l'abstinence*, II, 21, 3), qui rapporte une pratique primitive, on se rendait Cypris favorable au moyen, notamment, de sacrifices de myrrhe pure. Chez les Tragiques, la myrrhe est brûlée, et sa fumée s'élève : voyez Eur., *Ion*, 89 et aussi 1175 ; *Troyennes*, 1064 ; *Hyps.* fr. 58, 2 ; Soph., fr. du Laocoon = fr. 370, 2 Radt. Le *PGM* IV 1496 sq. lie précisément la myrrhe à l'amour.

24. La perte de l'infinitif qui devait suivre μέλλε empêche de connaître la nuance à apporter à ce verbe. Comparer, dans un contexte descriptif, Apoll. Rhod., III, 46 (Aphrodite s'apprêtant à tresser ses cheveux).

25. L'épithète d'Aphrodite Κύπριν est suivie des traces d'au moins deux lettres, mais les restes sont trop minimes pour permettre de les identifier. Sur cette épithète de la déesse, V. Pirenne-Delforge, *L'Aphrodite grecque. Contribution à l'étude de ses cultes et de sa personnalité dans le panthéon archaïque et classique*, Athènes-Liège, 1994 (*Kernos. Supplément*, 4), p. 310-318.

26. Pour la mention de la myrrhe, cf. *supra*, n. à l. 23. Il ne paraît pas possible de préciser si l'adjectif λυγρός, qui est fréquent dans l'épopée (60 occurrences chez Homère ; 70 chez Quintus de Smyrne ; absent de Nonnos), doit s'entendre au sens passif de « funeste, lamentable, douloureux », le plus souvent en parlant de choses, plus rarement de personnes (« lamentable, lâche », cf. *Il.*, XIII, 119 et 237 ; *Od.*,

XVIII, 107) ou bien, au contraire, dans son sens actif « malfaisant », ni s'il s'applique au seul autre mot conservé de cette ligne, σμύρνη. De la dernière lettre visible de la ligne, il ne reste qu'une boucle, qui ne peut correspondre qu'à la panse d'un *alpha*.

27. L'adjectif θαλερός « abondant, fertile » est lui aussi fréquent dans l'épopée. C'est l'adjectif le plus usuel issu de θάλλω. Il est attesté surtout chez Homère, où il s'avère être un des adjectifs en -ερός les plus courants, ainsi que dans la poésie épique plus récente (mais il est absent de Nonnos). Sur ce mot, voir L. van Beek, « Les adjectifs en -ερός, -αρός et -ηρός chez Homère et ultérieurement : origines et diffusion », dans *Dérivation nominale et innovations dans les langues indo-européennes anciennes*, A. Blanc et I. Boehm éd., Lyon, 2021 (Littérature et linguistique, 3), p. 161-182, en part. p. 170 sq. Cet adjectif sert d'épithète pour désigner la déesse Aphrodite ; il est fréquemment employé en contexte matrimonial, en parlant de jeunes époux. Pour le datif pluriel θαλεροῖς, cf. Apoll. Rhod., IV, 1072 (à propos de μύθοις).

La conjonction ἄτε est surmontée d'un esprit rude.

28. Il ne reste qu'un petit trait de la première lettre du premier mot de cette ligne, qui conviendrait bien à β, pour βαλλομένη (cf., à la même place, Nonnos, *D.*, II, 445 ; V, 45) ; moins vraisemblablement, à l'angle supérieur droit, qui serait trop surélevé, d'un π, pour παλλομένη, « palpitante », cf. *Il.*, XXII, 461, παλλομένη καρδίην ; cf. aussi Apoll. Rhod., III, 633 ; Triph., 569 ; Nonnos, *D.*, XLIV, 72.

29. Les trois dernières lignes de la colonne sont si fragmentaires qu'on ne peut identifier qu'un nombre réduit de mots. À la l. 29, les trois lettres qui précèdent la finale iv doivent peut-être se lire οic ; on peut dès lors proposer de couper οισιν τρομε[. Pour τρομε[, voir ce qui est déjà dit *supra*, note à l. 4 ; comparer Apoll. Rhod., IV, 53 τρομερῶ δ' ὑπὸ δείματι πάλλετο θυμός, à propos de Médée dont le « cœur battait d'une terreur qui la faisait trembler ».

30. Si l'on procède par élimination, en excluant les différents mots qui, pour des raisons métriques ou paléographiques, ne peuvent convenir pour combler le début lacunaire de ce vers, le seul substantif qui pourrait être restitué est [π]ρέμνα, du neutre πρέμνον (on rencontre aussi le masculin πρέμνος) désignant la partie inférieure du tronc, la « souche » : comparer *Hymne à Hermès*, 238, πρέμνων en début de vers ; Quint. Smyrn., XII, 129, πρέμνα à la même place : « les troncs (πρέμνα) en se desséchant regrettent les assauts des vents », ce que F. Vian (éd. CUF) interprète comme « les troncs abattus, dans leur agonie, ont la nostalgie des tempêtes qu'ils redoutaient naguère ». Aurait-on affaire à une image similaire ici ?

L'absence de contexte empêche de répondre. Sur ce mot, R. Strömberg, *Theophrastea. Studien zur botanischen Begriffsbildung*, Göteborg, 1937, p. 98 sq., qui le distingue de στέλεχος ; selon lui, πρέμνον a une « connotation plus forestière » (*mehr forstlichen Charakter*). Le substantif apparaît aussi en poésie archaïque (cf. Pind., fr. 33d, 6 Snell-Maehler ; repr. par Ar., *Oiseaux*, 371), dans le sens de « fondement » (de pilier).

31. Le déchiffrement de la dernière ligne ne permet pas de restitution satisfaisante.

Commentaire du contenu

Le texte grec du papyrus, qu'il faut identifier à un poème épique, est relatif au récit de l'abandon d'Ariane par Thésée. Comme le soulignait déjà B. Kramer, sa construction présente des similitudes avec celle de l'*ekphrasis* du poème 64 de Catulle. En effet, dans les deux textes, on découvre la situation de l'héroïne, puis, dans un discours direct, celle-ci adresse des reproches à un homme, décrit sa propre situation, et réclame un châtement. Par ailleurs, parmi tous les textes parallèles relatifs à ce mythe, l'évocation des Érinyes n'est présente que dans ces deux poèmes. Mais, comme nous allons le voir, les vers de notre papyrus présentent aussi des affinités nombreuses avec l'*Héroïde* X d'Ovide. Il résulte toutefois de la comparaison avec les versions latines, ou celle, en grec, de Nonnos de Panopolis, que celle de notre poème est plus condensée.

Dans les premiers vers du poème, on assiste au réveil d'Ariane qui, dans un passage au style indirect, découvre qu'elle est seule. Ce début peut être rapproché des v. 5-58 de l'*Héroïde* X d'Ovide, et tout particulièrement des v. 9-16, aussi en style indirect : « Dans une veille incertaine, me soulevant à demi, je remuai, languissante de sommeil, mes mains pour presser Thésée. Personne n'était là. Mes mains se retirent, puis de nouveau tâtonnent ; j'agite mes bras à travers la couche ; personne n'était là. La peur chasse le sommeil ; terrifiée, je me lève ; mon corps se précipite hors du lit solitaire (13 sq. *conterrita surgo, | membraque sunt uiduo praecipitata toro* ; comparer 1 : ἐκ λεχέων ἀγ[; Cat., 64, 56 ; Ov., *Art d'aimer*, I, 529). Aussitôt ma poitrine résonne sous les coups de mes paumes (*protinus adductis sonuerunt pectora palmis* ; comparer 5 : χεῖρας λυσση[; chez Cat., 64, 351 *variabunt pectora palmis* ; voir également Ov., *Art d'aimer*, I, 535 *tundens mollissima pectora palmis*) et j'arrache mes cheveux dans le désordre où le sommeil les a mis » (trad. M. Prévost). Les poètes insistent beaucoup sur la fureur et l'égarement de l'héroïne : à λυσση[du papyrus, comparer Cat., 64, 54 (*indomitos... furores* ; et aussi 70-73 et

124) ; Nonnos, *D.*, XLVII, 300 (ἐμáινετο : elle est prise de délire ; voir aussi 371 ἀφροσύνης).

Dans l'*Héroïde X*, Ariane erre éperdue sur la plage où elle a été abandonnée (cf. aussi *Art d'aimer*, I, 527) ; ses pas de jeune fille sont retardés par l'épaisseur du sable (*puellares... pedes* ; comparer 3 : π]όδεσσιν ; *Art d'aimer*, I, 528 *nuda pedem*) ; elle finit par monter à la cime d'un mont, d'où elle aperçoit ou croit voir les voiles des navires de Thésée : « Plus froide que la glace, j'en fus expirante à demi. Mais la douleur ne me laisse pas longtemps évanouie. Elle me réveille. Elle me réveille et j'appelle Thésée de toute ma voix (*uoce uoco*, comparer 7 : ῥῆξε δὲ φ[ώνην·]). “Où fuis-tu (*quo fugis*, cf. 8 : πῆι φεύγεις et Cat. 64, 134 *discedens*) ? Reviens, criminel Thésée ! Ramène ton navire. Il n'est pas au complet.” Tels furent mes cris, et, quand ma voix défaillait, les sanglots y suppléaient et des coups s'entremêlaient à mes paroles » (trad. M. Prévost). Dans notre poème comme dans la lettre d'Ovide, en style direct, elle s'adresse à Thésée, qui est absent²³, et commence par la même question ; chez Nonnos aussi, en style indirect, elle s'obstine à appeler Thésée et à guetter l'apparition d'un vaisseau sur la mer. Et alors, enfin, elle se met à pleurer et à errer seule (*Héroïde X*, 43-50 ; voir aussi la fin de la lettre, v. 133-150), se rappelant le couple qu'elle formait avec lui et le lit qu'ils ont foulé ensemble (51-58).

L'attitude de l'héroïne, qui est éperdue et se lamente, dans un état de douleur, errant et courant, est un autre parallèle entre la lettre à Thésée et le début de notre poème (voyez 2 : οἰμώξασα ... τ]έγγε σιδηρ[; 4 : ῥῆξεν τρομέ[ουσα ; 5 : ἐ]ρωήν). En dehors de ces textes, voir Cat., 64, 126-131 et 249 sq. ; Ov., *Art d'aimer*, 525 (*amens errabat*) ; Id., *Mét.*, VIII, 176 (*multa querenti*). Il faut peut-être rapprocher la mention des yeux, à la ligne 1 (ὄμμασι), de Cat., 64, 60 (*maestis ... ocelli*)²⁴, et de l'*Héroïde X*, 18 (*Quod uideant oculi, nil nisi litus habent*)²⁵. Sur Ariane qui se lamente, voir en outre Nonnos, *D.*, XLVII, 315 κινυρομένη δ' Ἀριάδνη. Un trait commun à ces récits sont les pleurs d'Ariane, lorsqu'elle s'adresse à Thésée, chez Cat., 64, 130 sq. ; mais voir également l'*Héroïde X*, 43-46 (et 55 *lacrimis... profusis* ; il est encore question de larmes aux v. 114, 120, 138, 148) ; *Art d'aimer*, 530-532 ; *Fastes*, III, 463, 469 et 472. Ses pleurs l'embellissent ; sur ce thème, Ov., *Art d'aimer*,

23. Il n'est pas nécessaire d'imaginer une confrontation directe entre l'héroïne et l'homme auquel elle s'adresse, comme le pensait M. Perale, qui y voyait un argument contre leur identification à Ariane et Thésée ; dans notre poème, comme dans les autres versions de son mythe, il est probable que, lorsqu'elle s'adresse à Thésée, celui-ci est déjà bien loin, sans qu'on sache si elle assiste au départ des navires (comme chez Catulle et Ovide) ou si ces derniers ont déjà disparu de l'horizon.

24. Ce rapprochement avec Catulle avait déjà été proposé par B. Kramer. M. Perale l'avait jugé « très mince ».

25. Voir aussi Nonnos, *D.*, XLVII, 348, le souhait d'Ariane que le Sommeil s'attarde « sur [s]es yeux » (ἐπ' ὄμμασι).

531 sq. ; Nonnos, *D.*, XLVII, 314 sq. Pour les tremblements (4 : τρομέ[ουσα, voir aussi 29), comparer Ov., *Héroïde* X, 140 (*articulo... tremente*). Pour la mention des pieds de la jeune fille et les rapprochements possibles avec les poètes latins, voir *supra*.

Ariane cherche à fuir (4 :]μιν ἀλύξη[ι]) l'île où elle est condamnée (Naxos, la mythique Dia), qui est déserte (Ov., *Héroïdes*, X, 59-63). Dans son « lamento », chez Nonnos, *D.*, XLVII, c'est le même verbe ἀλύσκειν qui est employé dans le même contexte par l'héroïne qui voudrait posséder un fil, comme celui qu'elle a fourni à Thésée dans l'épisode du Minotaure, afin d'échapper (386 : ὧς κεν ἀλύξω) aux flots de la mer Égée.

Dans son discours à Thésée, Ariane en vient à déclarer qu'il eût été préférable (12 : βέλτερον) qu'elle meure, de la même façon qu'il avait tué, auparavant, de son épée (12 : κατέκτανες ὀξ[έ]ϊ χαλκῶι), probablement le Minotaure²⁶. Pour une expression comparable, Ov., *Héroïdes*, X, 77 (« Que ne m'as-tu immolée, cruel, de la même massue que mon frère ! La mort aurait délié la foi que tu avais donnée ») et aussi v. 101 (pour d'autres références à cet épisode dans le poème, voir les v. 115 et 127). Les sources divergent sur la manière dont Thésée a tué le monstre. À partir de l'époque hellénistique, c'est le plus souvent au moyen d'une massue (Ov., *Héroïdes*, X, 77 et 101 ; Plut., *Thésée*, 15), même si, d'après Apollodore d'Athènes (*Épitomé*, I, 9), ce serait à coups de poing²⁷. Néanmoins, dans l'iconographie plus ancienne, Thésée se serait servi d'une épée²⁸.

26. Toutefois, il n'est peut-être pas indispensable de supposer une référence à l'exploit passé de Thésée. Peut-être l'héroïne regrette-t-elle simplement ne pas avoir été tuée, ce qui, pour elle, aurait été un sort plus enviable que celui de l'abandon. Au rebours, chez Nonnos, *D.*, XLVII, 370, le regret concerne le sort de Thésée : « Ah ! si seulement le taureau l'avait tué sans pitié. »

27. Dans la plupart des versions du mythe, Ariane s'éprend de Thésée à son arrivée en Crète, et c'est par amour pour lui qu'elle lui donne non seulement le fil qui lui permettra de sortir du Labyrinthe, mais aussi, d'abord, d'après certaines versions (voir la note suivante), l'épée avec laquelle il a tué le Minotaure. L'histoire d'Ariane et de Thésée est déjà mentionnée dans les poèmes homériques (*Od.*, XI, 321-325). Sur ce mythe, cf. Phérécyde, 3 F 148 Jacoby (= *Scholies à l'Odyssée*, XI, 322), qui pourrait être une source d'Apollodore ; Diod. Sic., IV, 61, 3-5 et 77, 1-4 ; Properce, II, 1-24, 43 ; Apoll., *Épitomé*, I, 9 ; Cat., 64, 110-115 et 230 ; Ov., *Mét.*, VIII, 169-175 ; Hygin, *Fables*, 42 ; Nonnos, *D.*, XLVII, 433-437. Sur Ariane, dans la bibliographie moderne, voir au moins les articles des principales encyclopédies : E. Saglio, « Ariadne », dans Dar.-Sag., I, 1^{re} partie, 1877, p. 420-422 ; H. W. Stoll, « Ariadne », dans Roscher, *Lex.*, 1884-1886 (réimpr. Hildesheim, 1965), I, col. 539-546 ; L. M. Hartmann, « Ariadne », dans *RE* III, 1895, col. 903-811 ; V. Pirenne-Delforge, « Ariadne », dans *DNP* I, 1996, col. 1075-1077 et *BNP* I, 2002, p. 1706 sq. ; R. Schlesier, « Ariadne », *DNP. Suppl.* 5, 2008. *Mythenrezeption*, 140-150.

28. S. Woodford, « Minotaurus », dans *LIMC* VI.1, p. 574-581 (texte) et VI.2, p. 316-325 (planches). Comparer, pour les textes, Palaephatos (2^e moitié du iv^e s. av. J.-C.), *De incredibilibus*, 2, p. 8, 6-8 Festa, ἡ δὲ Ἀριάδνη προεπισπέμπει Ξίφος εἰς τὴν εἰρκτήν, ἐν ᾧ ὁ Θησεύς ἀνείλε τὸν Μινώταυρον.

Qu'Ariane soit une jeune fille (cf. Ov., *Héroïdes*, X, 20, *puellares... pedes*; Nonnos, *D.*, XLVII, 296 et 310, κούρη), vierge (Cat., 64, 86 sq., *virgo... regia*; Nonnos, *D.*, XLVII, 310 sq., παρθενική, et 428, παρθένε), qui n'a pas encore connu l'amour (lorsque Thésée a quitté Ariane, celle-ci était encore vierge, ἔτι παρθένον, rappelle Nonnos, *D.*, XLVII, 329), trouve peut-être un écho aussi dans notre poème (7 : παῖδα ?), mais le texte est trop incertain pour pouvoir l'affirmer avec certitude. À la ligne 18 du papyrus, si elle s'applique à une pierre, l'expression ἀπειρήτην φιλότητος « qui ne connaît pas » ou « qui ne s'essaie pas à l'amour », pourrait, par hypallage, faire allusion au fait qu'Ariane n'a pas eu le temps d'expérimenter le mariage. Dans le « lamento » du chant XLVII des *D.* de Nonnos, au moment du réveil, Ariane était précisément en train de rêver que son mariage s'accomplissait – vision charmante et trompeuse, puisque tout est resté du domaine du rêve.

Les références nuptiales sont nombreuses dans les récits du mythe. Comparer les « dignes présents nuptiaux » (10 : ἄξια... νυμφίῃα δῶρα) de notre poème²⁹, au « présent d'amour » de Thésée à la jeune fille chez Nonnos (*D.*, XLVII, 298 sq., νύμφη... ἔδνον), à savoir, dans une formule paradoxale, la mer et le fracas des vagues ; on retrouve la même image au v. 381 : « l'eau de la mer est mon seul présent d'amour (ἔδνον ἐμῆς φιλότητος) ».

Un dieu a dressé une pierre devant sa « couche infortunée » (17 : ἐμῆς πολυπενθέος εὐν[ῆς]) ; là encore, chez Ov., *Héroïdes*, X, 51-58, elle regagne le « lit perfide » (58 : *perfide... lectule*), qui les avait réunis, et elle crie ; voir aussi la « douce couche trompeuse de l'amour » chez Nonnos (*D.*, XLVII, 345, κύπριδος... γλυκερὴν ἀπατήλιον εὐνήν). Quant à Catulle, il met l'accent sur les « promesses vaines » de Thésée (64, 59), en particulier celle d'une « joyeuse union » et d'un « hymen » qui aurait comblé ses vœux (141 : *sed conubia laeta, sed optatos hymanaeos* ; voir aussi v. 182).

Déjà déshonorée après avoir trahi son père, auprès de qui elle ne peut désormais plus revenir, ayant préféré causer la mort de son demi-frère³⁰, Ariane a été couverte d'un opprobre encore pire (13 : [ἄλλ]ο κακώτερον αἰσχος), celui d'avoir été trahie à son tour par Thésée, qui l'abandonne après lui avoir fait des promesses. Les auteurs anciens insistent beaucoup sur cet abandon, mais divergent entre ceux qui

29. Pour M. Perale, dans le cadre de son identification de l'héroïne à Médée, ces νυμφίῃα δῶρα pourraient correspondre en réalité à certains des présents qu'offrent Alcinoos et Arété aux Argonautes (Apoll. Rhod., IV, 1220-1222). Dès lors, comme pour la *Médée* d'Euripide, les événements se situeraient à Corinthe.

30. Pour les références parallèles d'Ariane qui ne peut plus trouver refuge auprès de son père, voir Cat., 64, 120, 132 et 177-181 ; Ov., *Héroïdes*, X, 64-76 ; Hygin, *Fables*, 43 ; Nonnos, *D.*, XLVII, 354 et 377-380. Concernant l'aide qu'elle a apportée à Thésée pour tuer le Minotaure, Cat., 64, 149-151 ; Nonnos, *D.*, XLVII, 435-437.

y voient un abandon contraint³¹ – c'est le cas des versions qui sont sans doute d'origine athénienne, Thésée étant le principal héros fondateur d'Athènes – et ceux pour qui celui-ci était voulu³². Catulle conclut le monologue d'Ariane par une prière aux dieux pour le châtement de Thésée³³. L'héroïne invoque en particulier les Euménides, à savoir les Érinyes (v. 192-201)³⁴. Cet appel à la vengeance est absent des versions d'Ovide et de Nonnos³⁵. Toutefois, notre poème contient une référence à ces divinités : les Érinyes de la mère d'Ariane le poursuivent, lui qui l'a souillée (11 : μητρὸς σ' ἀμφιέπουσιν ἐρινύες, ἦν ἐμίηνας)³⁶. Il en est peut-être encore question aux l. 14 et 20 : voir les notes *ad loc.*

Les Érinyes (ou Euménides), divinités vengeresses du sang familial, personnifient la malédiction. Elles protègent aussi les serments, et châtient ceux qui se parjurent ; comparer *Il.*, XIX 258 sq., « (Que soient témoins...) les Érinyes qui, sous terre, châtient les hommes parjures à un serment ! » ; Hésiode, *Les travaux et les jours*, 803 sq. Pour les Érinyes qui « poursuivent », comparer *Il.*, XV, 204, οἷσθ' ὡς πρεσβυτέροισιν Ἐρινύες ἔπονται, « tu sais que les Érinyes toujours suivent les aînés » ; Quint. Smyrn., I, 29 sq. La mère d'Ariane, Pasiphaé, est aux Enfers, dans les « Plaines des Larmes » ; même dans la mort, les tourments ne la quittent pas (Virg., *Énéide*, VI, 447)³⁷.

31. Phérécyde, 3 F 148 Jacoby (d'après les *Scholies* à l'*Od.*, XI, 322) ; Diod. Sic., IV, 61, 5 et V, 61, 6 ; Apollodore, *Épitomé*, I, 9 ; Pausanias, IX, 40, 4 et X, 29, 4.

32. C'est une tradition bien attestée dès Hésiode (fr. 298 Merkelbach-West) et ensuite chez les « écrivains de Naxos », cités par Plut., *Vie de Thésée*, 20, puis, par l'intermédiaire d'Apollonios de Rhodes, chez les poètes latins Cat., 64, 134-148 et Ov., *Art d'aimer*, I, 536, *perfidus ille* ; Id., *Fastes*, III, v. 460, 464, 473, 475. Nonnos rappelle aussi à plusieurs reprises les promesses et serments non respectés de Thésée. Philostrate, *Images*, I, 15, précise que les deux variantes appartiennent au répertoire des histoires que les nourrices racontent aux enfants qu'elles élèvent. Pour Quint. Smyrn., IV, 386-393, Thésée aurait abandonné Ariane « malgré lui », mais il ne donne pas plus de précisions. Concernant les hésitations de la tradition sur le sujet, voir aussi Servius, dans son comm. à Virg., *Géorgiques*, I, 222 : Thésée a abandonné Ariane *uel consulto uel necessitate uel monitu Mercurii*. Sur les différentes versions, voir C. Calame, *Thésée et l'imaginaire athénien. Légende et culte en Grèce antique*, Lausanne, 1990, p. 106-115 (« 6.1. Les neuf versions »).

33. M. Perale fait remarquer toutefois que, dans notre papyrus, l'accent est mis sur le déshonneur causé à l'héroïne et à sa famille, tandis que, chez Catulle, c'est au contraire sur Thésée lui-même que retombe la menace de la honte imminente.

34. La présence des Érinyes est aussi constante dans les pensées d'une autre héroïne, Médée : voir les parallèles invoqués par M. Perale, dans *APHex*, p. 349.

35. Voir toutefois Nonnos, *D.*, XLVII, 357-364. Le parjure est bien présent, en revanche, dans les deux textes : Ov., *Héroïdes*, X, 73-76 et 116-118. Thésée est qualifié d'époux « trompeur » (Nonnos, *D.*, XLVII, 296 ; cf. aussi l'emploi d'ἀπατήλιον aux v. 421 et 428) ou « parjure » (*ibid.*, 389) ; ses serments aux Amours sont vains et trompeurs (*ibid.*, 414 sq.). Les vents sont garants du serment de Thésée : *ibid.*, 303 sq. À la fin de son « lamento », Ariane revient sur ce serment (ὄρκον) : *ibid.*, 412-418.

36. Pour M. Perale, qui identifie le mythe à celui de Médée, la référence à la souillure rappellerait Apoll. Rhod., IV, 385-387 ; Eur., *Médée*, 608.

37. Ariane faisait la joie de sa mère Pasiphaé, qui la chérissait beaucoup (Cat., 64, 88 et 118 sq.). Pasiphaé apparaît aussi dans la lettre d'Ovide (*Héroïdes*, X, 91) et chez Nonnos, *D.*, XLVII, 397-400.

La fin du texte du poème est trop lacunaire pour qu'on puisse proposer des rapprochements sûrs. Toutefois, d'autres parallèles, plus ponctuels, peuvent être invoqués³⁸. C'est Aphrodite qui a mis Ariane hors d'elle-même chez Catulle (64, 72 ; voir aussi le v. 96), mais, dans le fragment de Phérécyde, la même déesse lui apparaît pour l'exhorter à prendre courage, car elle va être l'épouse de Dionysos (voir *infra*) ; c'est à cette déesse qu'est comparée Ariane en pleurs (Nonnos, *D.*, XLVII, 313 et 316 sq.) et à qui elle réclame justice (*ibid.*, 383 : Κύπριδι)³⁹. Or, Aphrodite est mentionnée aussi dans notre poème (l. 25 ; voir aussi l. 8). Par ailleurs, on sait qu'Éros joue également un rôle dans ce mythe (cf. Nonnos, *D.*, XLVII, 312 et 415), et on ne peut exclure que les mots ὠκυτάτησιγ ... π[ε]ρύγεσσιγ, à la l. 6, fassent allusion à cette divinité⁴⁰. Quant aux offrandes (20 : θυλήν), il en est question encore chez Catulle (64, 103 sq.). Enfin, la mention de souches (si tel est bien le mot à restituer à la l. 30, [π]ρέμνω) pourrait peut-être trouver une correspondance chez Cat., 64, 105-109.

Dans l'ensemble, nonobstant les obscurités qui subsistent, la découverte du fragment du Caire vient confirmer les conclusions de B. Kramer. À sa suite, nous pensons que la partie de texte conservée ne représente qu'une petite portion qui devait s'intégrer dans le cadre d'un poème plus ample, peut-être une *Théséide* ou des *Dionysiaca*. C'est en effet en pleurs, abandonnée sur son île, que, selon plusieurs versions du mythe, Ariane est consolée par Dionysos, dont elle deviendra ensuite l'épouse. D'après les *Fastes* d'Ovide (III, 474-506), ce dieu lui aurait néanmoins fait subir le même sort que Thésée.

Dans le poème conservé sur papyrus, le lexique, qui contient des mots absents des textes épiques les plus anciens, ne plaide pas en faveur d'une date haute de composition. Si l'on peut exclure l'hypothèse de l'appartenance à l'épopée ancienne, le style et le contenu rappellent plutôt l'épopée hellénistique, qui connaît alors un renouveau sous l'influence des Tragiques. Le caractère plutôt condensé des événements, rapportés en peu de vers, qui n'est guère typique de l'épopée archaïque ou de la tragédie, paraît le confirmer. C'est une époque où le mythe d'Ariane est, du reste, populaire⁴¹.

38. Voir les notes à chaque ligne pour tous les détails.

39. Dans son rêve du mariage, Thésée est en train d'offrir un sacrifice à Aphrodite (Nonnos, *D.*, XLVII, 327 ; cf. aussi 330). La déesse apparaît encore deux fois dans le « lamento », aux v. 357 et 418.

40. Pour le sens à donner à π[ε]ρύγεσσιγ et les parallèles avec Catulle et Ovide invoqués par B. Kramer, voir la note *ad loc.* Il est encore mention des « Amours », chez Nonnos, *D.*, XLVII, 325, 333, 409 et 414.

41. Voir les références réunies dans le commentaire au chant III, 1006, des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, dans l'édition CUF de F. Vian, Paris, 1995, p. 141.

L'auteur du poème est inconnu. Chronologiquement, la copie du texte du papyrus remontant à la première moitié du III^e siècle de notre ère, on peut exclure des poètes tels que Collouthos, Musée, Quintus de Smyrne ou encore Nonnos, avec qui les parallèles lexicaux sont pourtant nombreux⁴². Les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes offrent aussi des parallèles nombreux, de même que les poèmes homériques, dont les expressions sont parfois reprises littéralement, comme l'a révélé le raccord avec le P.Fouad.

Notre auteur n'est pas un « *doctus poeta* »⁴³. Son style est simple, ses phrases, courtes et généralement de compréhension immédiate⁴⁴. B. Kramer proposait de faire remonter son activité peut-être au tournant des III^e/II^e siècles avant notre ère⁴⁵. Quoi qu'il en soit, son œuvre doit avoir connu une diffusion suffisamment large pour être encore recopiée en Égypte à l'époque impériale. S'agit-il de Rhianos de Crète (III^e s. av. J.-C.)⁴⁶, Démosthène de Bithynie (III^e/II^e s. av. J.-C. ?), Néoptolème de Parion (III^e s. av. J.-C.), Moschos de Syracuse (II^e s. av. J.-C.)⁴⁷, Bion de Smyrne (I^{er} s. av. J.-C. ?)⁴⁸, ou encore Théolytos, peut-être originaire de Méthymne, auteur de *Bacchica* (datation inconnue, mais peut-être antérieur à Apollonios de Rhodes), sans compter, naturellement, tous les poètes qui ne sont plus que des noms pour nous⁴⁹ ? Il n'est même pas certain que les vers conservés appartiennent à une œuvre dont le titre ait été transmis par ailleurs⁵⁰.

42. B. Kramer, dans *PKöln* II, p. 55. Chronologiquement, on peut exclure aussi le poème de Sotéricos d'Oasis (auteur égyptien contemporain de Dioclétien) intitulé (ou racontant) τὰ κατὰ Ἀριάδην, évoqué par la *Souda*, s. v. Σωτήριχος.

43. L'expression est de B. Kramer dans *PKöln* II, p. 55 (citée aussi par M. Perale, dans *APHex*, I, p. 344).

44. La réunion des deux fragments permet toutefois d'avancer que, contrairement à ce que supposait l'éditrice *princeps*, la règle d'un vers correspondant à une phrase n'est pas nécessairement respectée.

45. *PKöln* II, p. 55.

46. On connaît à ce jour quatre fragments de Rhianos (ou attribués à cet auteur), datés du I^{er} au III^e siècle apr. J.-C. Trois d'entre eux proviennent d'Oxyrhynque (*POxy.* XXX 2522 A et B, *Messèniaka* ?, du II^e siècle, et XXXIX 2883, *Messèniaka*, du milieu du III^e siècle = MP³ 1437.3-4 et 1437.2 ; LDAB 3871, 9236 et 5384 ; TM 62683, 67965 et 64165) et le dernier est de provenance inconnue (P.Montserrat inv. 160, fragment poétique, MP³ 1437.21, LDAB 9935 et TM 68663). À ces papyrus il faut ajouter une citation des *Heraklea* dans un commentaire de texte poétique ou une mythographie (*POxy.* XXVII 2463 = MP³ 2861, LDAB 530 et TM 59431 ; Oxyrhynque, II/III^e s.).

47. La tradition papyrologique de cet auteur ne comprend actuellement qu'un seul fragment : *POxy.* XLVII 3325 (Oxyrhynque, fin du I^{er}/début du II^e s. ; MP³ 1324.3, LDAB 2751 et TM 61602), contenant *Megara*, IV, 65-76, 86-89.

48. À ce jour, un papyrus lui a été attribué : *MPER* I 4 (*Fragmentum Bucolicum Vindobonense*) = MP³ 1858 ; LDAB 5581 et TM 64359 (provenance inconnue, III^e/IV^e s.).

49. Tous ces noms sont évoqués par B. Kramer dans les conclusions de son édition. M. Perale, dans *APHex*, I, p. 344, propose le nom d'autres auteurs en rapport avec le mythe de Médée et Jason.

50. B. Kramer, dans *PKöln* II, p. 55.

Il n'y a pas lieu de développer ici la question, complexe et débattue, des sources et des influences respectives entre les différents récits du mythe d'Ariane chez les poètes antiques. On se limitera à souligner que rien n'exclut, *a priori*, que l'œuvre transmise par notre papyrus ait servi de source à Catulle (dont la source principale est Apollonios de Rhodes, cependant à côté d'*epyllia* alexandrins) et à Ovide⁵¹, ainsi qu'à Nonnos, qui a recouru à des sources et modèles d'inspiration variés, y compris des sources grecques qui nous sont inconnues⁵².

En conclusion, outre qu'elle fait connaître un nouveau papyrus de poésie aux dimensions plutôt amples, la présente étude a permis de le rattacher à une autre pièce déjà éditée, et, ce faisant, de confirmer les hypothèses que l'éditrice *princeps* avait pu avancer à partir d'un seul fragment. L'attestation d'une *ancora*, signe critique rare dans les fragments de poésie hexamétrique *adespota*, offre par ailleurs la possibilité de jeter un coup d'œil dans l'atelier d'un scribe, et non seulement de mieux comprendre le travail d'édition d'un texte littéraire et la mise par écrit d'œuvres poétiques, mais aussi de percevoir comment les Anciens lisaient, citaient et utilisaient ces dernières. Enfin et surtout, le naufrage de la littérature épique de l'époque hellénistique a été tel que, quelques exceptions mises à part, il n'en reste généralement que des bribes, alors que ces textes ont souvent servi de sources d'inspiration ou de modèles à des œuvres poétiques postérieures. Les papyrus grecs comme les P.Fouad inv. 220 + *PKöln* II 63 n'en sont que plus précieux pour l'historien de la littérature, car ils permettent de combler des lacunes dans nos connaissances sur l'épopée de l'époque hellénistique et d'entrevoir la richesse et la variété de ce qui a dû exister, être écrit et diffusé dans le Pays du Nil, à une époque où y brillaient les feux de l'hellénisme. L'étude et la publication des milliers de papyrus grecs qui sont encore inédits, dont certains pourraient venir compléter le poème édité ici, autorisent donc les plus beaux espoirs de découvertes pour l'avenir⁵³.

51. Sur les sources de Catulle, dont le modèle principal est Apollonios de Rhodes, voir M. Fernandelli, *Catullo e la rinascita dell'epos. Dal carme 64 all'Eneide*, Hildesheim, 2012. Dans son *Héroïde*, Ovide prend pour point de départ – et modèle principal – le poème de Catulle.

52. Les ressemblances entre Catulle et Nonnos restent limitées, et l'hypothèse d'un modèle commun aux deux auteurs est très discutée. En revanche, les savants ont mis en avant une influence plus nette de l'*Héroïde* X d'Ovide (ainsi que, dans une moindre mesure, de l'*Art d'aimer*) sur le Panopolitain. Sur le sujet, voir G. D'Ippolito, *Studi Nonniani. L'Epillio nelle Dionisiache*, Palerme, 1964, p. 118-128 ; l'introd. à l'éd. CUF du livre XLVII des *Dionysiaques*, par M.-C. Fayant (Paris, 2000), p. 49-53.

53. Cet article a bénéficié des relectures amicales de N. Carlig, L. Del Corso, J.-L. Fournet, M.-H. Marganne et N. Pellé. Nous les remercions très vivement pour leurs commentaires et suggestions.